

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

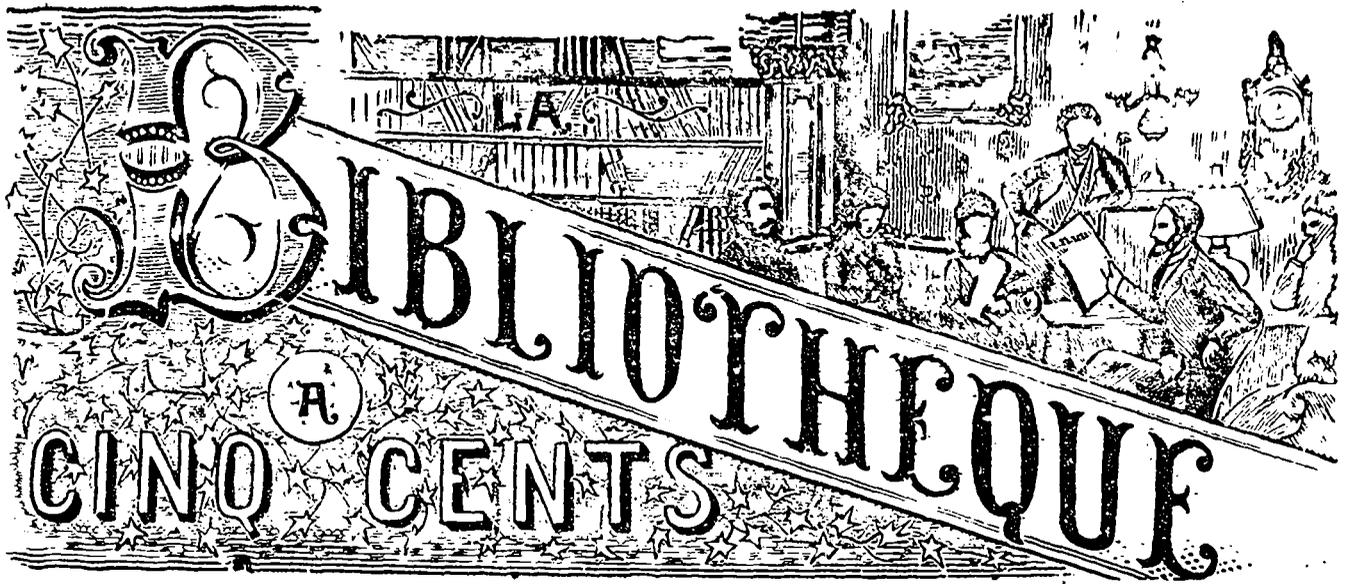
The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- |  |  |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/<br>Couverture de couleur   | <input type="checkbox"/> Coloured pages/<br>Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/<br>Couverture endommagée  | <input type="checkbox"/> Pages damaged/<br>Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée  | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/<br>Pages restaurées et/ou pelliculées  |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/<br>Le titre de couverture manque   | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées   |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/<br>Cartes géographiques en couleur   | <input type="checkbox"/> Pages detached/<br>Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)   | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/<br>Transparence   |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/<br>Planches et/ou illustrations en couleur  | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/<br>Qualité inégale de l'impression   |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin/<br>La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la<br>distorsion le long de la marge intérieure  | <input type="checkbox"/> Only edition available/<br>Seule édition disponible   |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from filming/<br>Il se peut que certaines pages blanches ajoutées<br>lors d'une restauration apparaissent dans le texte,<br>mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont<br>pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata<br>slips, tissues, etc., have been refilmed to<br>ensure the best possible image/<br>Les pages totalement ou partiellement<br>obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,<br>etc., ont été filmées à nouveau de façon à<br>obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:/<br>Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.   |  |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>								



Publiée par POIRIER, BESSETTE C<sup>IE</sup>. | 1540, rue Notre-Dame

Vol. IV

{ PAR AN  
\$2.50 }

MONTREAL, 9 FEVRIER 1888

{ UN NUMERO  
5 CENTS }

No. 18

# L'EXPIATION

Troisième et dernière Partie du  
CRIME DE LA RUE ST-LAURENT



Legrand et son avocat.

# L'EXPIATION

(Troisième et dernière partie du CRIME DE LA RUE ST LAURENT)

## I

### UNE PARTIE DE PLAISIR

Le déjeuner avait duré deux heures ; Legrand prit congé de ses deux compagnons et sortit avec Marguerite.

Il était près de trois heures, lorsque, après un long entretien, Legrand laissa Marguerite sur le boulevard de Clichy, pour se rendre à la rue des Dames.

Plaidant avec chaleur la cause des deux femmes qu'elle avait résolu de sauver, Marguerite avait trouvé coup sur coup cinq ou six combinaisons pour les dépouiller sans attenter à leur vie et sans exposer ni Legrand ni la bande, dont on avait révélé l'existence à madame Levasseur.

Après avoir démontré à Marguerite le danger de tous ses expédients, et conséquemment l'impossibilité d'en adopter un, Legrand, comprenant enfin qu'il fallait la tromper pour se débarrasser d'elle, feignit d'être frappé de la dernière combinaison qu'elle lui proposa.

Pour mieux persuader Marguerite qu'il prenait cette idée au sérieux, il la discuta longuement, et se laissa convaincre que peu à peu, et finit par déclarer que le moyen était excellent, et qu'il était heureux de pouvoir épargner ces deux femmes sans danger pour les amis.

Ravie d'avoir obtenu ce résultat, Marguerite lui pressa la main et lui dit d'une voix émue :

—Merci, merci, Legrand ; va, crois-moi, cela te portera bonheur.

Ses traits rayonnaient de joie.

Cependant, au moment de quitter Legrand, son front se contracta légèrement, et, après un moment de réflexion, elle dit à celui-ci :

—Je n'ai pas d'argent, veux-tu me donner... quinze francs ?

—Volontiers, nous sommes en fonds.

Et tirant de l'argent de sa poche :

—Tiens, en voilà vingt, c'est un compte rond.

—Merci !

Elle s'éloigna en murmurant :

—Avec vingt francs on fait bien des choses, allons, j'ai eu là une bonne idée.

Pendant ce temps, Legrand gagnait à la hâte la rue des Dames.

Un fiacre stationnait devant le numéro 27.

Pierre Bidot était sur le siège, mais entièrement méconnaissable.

Coiffé d'un chapeau ciré, vêtu d'une redingote bleu clair, d'un gilet rouge et d'un pantalon noisette, toute la défroque de son ami le cocher, il eût pu affronter sans danger l'œil de lynx de la mère Gaul.

Legrand franchit le seuil de la porte cochère sans même échanger un coup d'œil avec lui.

Il trouva madame Levasseur et sa fille habillées et toutes prêtes à partir.

La jeune fille, vêtue avec une gracieuse simplicité, était si rayonnante de fraîcheur, de grâce et de gaieté, que Legrand ne put réprimer un tressaillement.

Il venait de comprendre l'ardente sympathie que cette jeune fille avait inspirée à Marguerite, et lui-même ne pouvait s'empêcher de ressentir pour elle quelque pitié.

—Allons, colonel, dit madame Levasseur en appuyant sur ce titre, prononcé avec affectation pour sa fille, voici l'heure, partons.

—Vous avez la traite ? demanda Legrand.

—Elle est là, répondit madame Levasseur, en désignant un portefeuille.

—Mais, reprit Legrand avec un sourire, ce n'est pas là dedans que vous comptez renfermer les quatre-vingt billets de banque que vous allez recevoir.

—Oh ! j'ai de quoi les loger, dit madame Levasseur.

Et elle désignait un de ces élégants sacs de cuir dont se servent les femmes pour y renfermer leurs travaux de broderie ou de tapisserie.

Un instant après, ils montaient tous trois dans le fiacre de Pierre Bidot, qui fouettait aussitôt ses chevaux, gagnait le boulevard et prenait la direction de la rue Fontaine-Saint-Georges.

Au bout d'un quart d'heure, le fiacre s'arrêtait à l'une des portes de l'hôtel du baron de Rothschild.

—Voulez-vous que je vous accompagne dans les bureaux ? demanda Legrand à madame Levasseur.

—Je vous en prie, répondit celle-ci d'un ton suppliant.

En même temps, elle se penchait à la portière et jetait de côté et d'autre un regard inquiet.

Legrand comprit la cause de cette inquiétude. Il sauta le premier sur le trottoir, et offrant la main à madame Levasseur, il lui dit à voix basse, pendant qu'elle mettait le pied à terre.

—Laissez mademoiselle Gabrielle dans la voiture, j'ai besoin de vous parler.

—Mais ! dit la jeune femme en promenant de nouveau un regard autour d'elle.

—Nul danger ici, murmura Legrand, ils sont ailleurs.

Alors madame Levasseur dit à sa fille :

—Attends-nous là, mon enfant, nous serons bientôt de retour.

Et elle s'éloigna avec Legrand.

Quand ils furent au pied de l'escalier qui conduisait aux bureaux, Legrand lui dit :

—Vous croyez sans doute rentrer chez vous après avoir touché cette traite ?

—Mais cela va sans dire, répondit madame Levasseur, stupéfaite de cette question.

—Eh bien, c'est impossible.

—Impossible ! pourquoi cela ?

—Parce qu'on a fait savoir aux misérables qui guettaient votre fortune que vous aviez touché la somme hier soir, que vous sortiez aujourd'hui pour vous enquerir des moyens de la placer, et que le moment était ou ne peut plus favorable pour s'emparer de ces quatre-vingt mille francs qui demain peut-être ne seraient plus chez vous.

—Alors ? demanda la jeune femme vivement émue.

—Alors, à l'heure même où je vous parle, on établit chez vous une souricière, dans laquelle nos bandits vont venir se jeter tête baissée.

—Vous m'effrayez, monsieur ; mais à quelle heure croyez-vous que...

—Qu'aura lieu le branle-bas ? c'est ce qu'il est impossible de savoir ; mais il y a tout lieu de croire que ce sera le soir. ces messieurs aiment assez travailler dans les ténèbres.

—Ainsi, nous ne pouvons pas rentrer chez nous...

—Avant neuf heures.

—Ah ! monsieur, je tremble quand je songe que cette horrible scène eût pu se passer sous les yeux de ma fille ! Pauvre enfant ! elle en serait morte de peur.

—Je le sais, madame, et c'est pour elle surtout que j'ai voulu que vous fussiez éloignées toutes deux au moment de cette capture, qui peut amener les scènes les plus sanglantes.

—Maintenant, madame, hâtons-nous, et comme il faut imaginer quelque prétexte pour mademoiselle Gabrielle, vous pourrez, si vous le voulez, dire que le beau temps vous décide à dîner au dehors, et aller ensuite vous promener hors Paris.

—Oui, oui, c'est cela ; j'approuve d'autant mieux votre idée que depuis longtemps je promets cette partie à mon enfant, qui s'en fait une grande fête.

Elle ajouta vivement :

—Mais vous ne nous quitterez pas de toute la journée ?

—Pas d'une semelle, répondit Legrand avec solennité.

On se rendit enfin dans les bureaux.

Legrand resta ébloui de tout ce qu'il voyait remuer d'or et de billets de banque.

Il fut surtout stupéfait de la facilité avec laquelle on payait une somme de quatre-vingt mille francs.

Ce fut l'affaire de cinq minutes.

Et un instant après, madame Lovasseur, de retour près de sa fille, lui apprenait la partie de plaisir qu'elle venait de décider pour elle.

Gabrielle eut une joie d'enfant, et sa mère l'ayant laissée libre de choisir son restaurant, on se rendit à la Maison-d'Or.

Le repas fut très-gai, au moins pour la mère et la fille, car le colonel était grave et souvent même absorbé au point de ne pas répondre quand on lui adressait la parole.

En revanche, il buvait beaucoup et prit une forte dose d'eau-de-vie après son café.

— Maintenant, s'écria Gabrielle toute joyeuse, nous allons à la campagne, n'est-ce pas ?

— N'est-ce pas convenu ? dit sa mère.

— Et en voiture ?

— Oh ! la charmante soirée que nous allons passer.

Et se tournant vers Legrand :

— Mais riez donc, colonel ; vous avez l'air sinistre.

Legrand frissonna.

Mais se remettant tout à coup :

— Mais pas du tout, je suis très-gai, très-gai, dit-il en se frottant les mains.

Gabrielle était pressée de respirer le grand air ; on quitta donc bien vite le restaurant pour remonter en fiacre.

Au bout d'une demi-heure, on roulait sur la route de Saint-Ouen.

— La nuit était complète.

Le ciel était couvert et sans lune.

— Voilà le moment critique, pensa Pierre Bidot, quand il vit se dresser vaguement à sa gauche le cabaret de Jean Rabasse.

Il se retourna pour s'assurer, du haut de son siège, qu'il n'y avait rien d'inquiétant sur la route.

Rien qu'une voiture à cinquante pas de la sienne.

Quand il eut tourné le sentier qui conduisait au cabaret, il se pencha pour voir si cette voiture le suivait.

Elle passait tout droit.

Bientôt il s'arrêtait à l'établissement de Jean Rabasse.

— Où diable cet animal de cocher nous a-t-il conduits ? s'écria le colonel.

Et mettant la tête à la portière :

— Où sommes-nous donc, cocher ?

— Je ne m'y reconnais plus, bourgeois.

— Qui vous empêche d'avancer ?

— Pas moyen de faire un pas de plus, bourgeois, je suis embourbé.

— Nous ne pouvons pourtant pas rester là.

— Je vais voir dans ce cabaret si quelqu'un ne pourrait pas me donner un coup de main.

Il descendit de son siège et entra chez Jean Rabasse, conformément au plan arrêté d'avance entre lui et Legrand.

Deux minutes après, un homme se montra au seuil du cabaret.

C'était Jean Rabasse.

— Colonel, cria-t-il, si vous vouliez entrer un instant avec votre société, nous pourrions désembourber votre fiacre.

— Allons, il le faut bien, répondit Legrand avec humeur.

Il ouvrit la portière, sauta à terre et offrit sa main à madame Lovasseur en lui disant :

— Entrons un instant, madame, ce sera sans doute l'affaire de cinq minutes.

— C'est bien contrariant, dit celle-ci.

L'aspect du cabaret lui semblait peu engageant.

— Au contraire, c'est très-amusant, s'écria joyeusement Gabrielle en sautant de la voiture après sa mère.

Et on se dirigea vers le cabaret.

— Colonel, dit Jean Rabasse, votre cocher voudrait d'abord vous dire deux mots, mais à vous seul.

— Je reviens vous prendre à l'instant, mesdames, dit Legrand.

Il entra, suivi de Jean Rabasse, pendant que la mère et la fille attendaient sur le seuil.

## II

## BATAILLE

Un assez long temps s'était écoulé, et madame Lovasseur n'avait vu reparaître ni le colonel Beck ni le cocher de fiacre.

Et depuis qu'elle était là avec sa fille, sur le seuil de ce sinistre cabaret, elle voyait passer et repasser à quelques pas d'elle, se traînant et rampant dans la poussière du sentier, un être dont, à travers les ténèbres, elle ne distinguait que vaguement la forme, et dont les allures tenaient autant du quadrupède que de la créature humaine.

Alors, frappée à la fois de l'aspect aride et désolé de la campagne, de l'isolement et de la physionomie étrange de ce cabaret, de tous les incidents bizarres par suite desquels elle se trouvait à cette heure, seule avec sa fille, au seuil de cette lugubre demeure, elle entrevit tout à coup, comme on voit un groupe à la lueur d'un éclair, quelque chose d'inexplicable, mais d'horrible, qui l'enveloppait, elle et son enfant.

Et cette ombre vague et indéfinissable qui allait et venait en face d'elle, comme une sentinelle menaçante, prête à bondir sur elle au premier pas qu'elle ferait pour s'éloigner, cette ombre ajoutait encore aux terribles pressentiments qui venaient de la saisir tout à coup.

Un doute, doute affreux, s'offrit à son esprit, où mille choses confuses s'éclairaient coup sur coup.

— Oh ! si cela était ! murmura-t-elle en frissonnant à cette seule pensée.

Et elle s'approcha lentement du fiacre arrêté au milieu du sentier.

Une fois là elle se baissa, regarda la place qu'occupaient les roues et reconnut que le sol, en cet endroit, était parfaitement uni.

Alors, se relevant brusquement et portant la main à son front comme si le sang y eût afflué tout à coup :

— C'est faux, balbutia-t-elle, le fiacre n'est pas embourbé, ces hommes nous trompent, nous sommes tombées dans un piège.

Elle ajouta d'une voix éteinte et en s'appuyant au brancard de la voiture, car elle fléchissait sur ses jambes :

— Nous sommes perdues !

Alors sa terreur alla jusqu'au vertige, et ce fut avec une mortelle angoisse qu'elle se demanda ce qu'elle devait faire.

Rester, c'était attendre le colonel Beck, c'est-à-dire la mort, une mort horrible, que celui-ci discutait à cette heure avec ses complices.

Fuir, c'était attirer sur elle et sur sa fille cette espèce de monstre qui les couvait du regard, et dont l'attaque seule pouvait causer la mort de son enfant.

Elle était là, immobile, sur le seuil du cabaret, atterrée, tremblante, se sentant perdue et demandant au ciel une inspiration, quand un bruit effroyable, parti de l'intérieur du cabaret, vint glacer son sang dans ses veines.

— Maman ! qu'est-ce que c'est que cela ? murmura la jeune fille en se collant contre sa mère.

Celle-ci ne put répondre.

Elle se pencha en avant et écouta.

Le bruit semblait venir des profondeurs du sol.

C'étaient des cris, des blasphèmes, des hurlements, quelque chose d'inférieur comme un groupe de damnés enlacés l'un à l'autre, et se déchirant des ongles et des dents.

Pâle, tremblante, folle de terreur, la malheureuse femme étreignait son front dans sa main, cherchant une lueur de raison dans sa tête bouleversée, comprenant qu'il fallait prendre une résolution immédiate si elle voulait sauver sa fille et elle-même, et se répétant machinalement, sans même comprendre le sens de ses paroles :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! que faut-il faire ?

En ce moment, une main se posa sur son épaule.

Elle se retourna et jeta un cri aigu.

C'était l'ombre qu'elle avait vue rôder jusque-là autour.

C'était une femme.

— Venez, venez vite, dit-elle à madame Levassour, ou vous êtes perdues toutes deux.

La voix de cette femme était douce, son visage paraissait jeune.

Cependant ne voyant plus que pièges et embûches autour d'elle, madame Levassour hésitait à la suivre.

— Qui êtes-vous ? balbutia-t-elle.

— Je vous suis depuis longtemps, soupçonnant le péril qui vous menaçait, et voulant vous sauver à tout prix, vous et cette pauvre jeune fille ; venez donc.

Elle la prit par la main et l'entraîna.

— Avez-vous vos quatre-vingt mille francs ? lui dit-elle tout en marchant.

Madame Levassour tressaillit et s'arrêta.

Cette question éveillait de nouveau sa défiance.

— Allons, reprit vivement la jeune femme, marchons vite et fiez-vous à moi, ou vous êtes perdues, je vous le répète. Vous avez votre somme ?

— Oui.

— Maintenant, hâtons-nous.

Elle marchait devant.

La mère et la fille la suivaient.

Au bout de cinq minutes on arrivait à la route.

— Où sommes-nous ? demanda timidement madame Levassour.

— Tenez, lui dit la jeune femme, voyez-vous des lumières au bout de cette route ?

— Oui.

— Ce sont les premières maisons des Batignolles.

— Quoi ! nous sommes si près...

— Marchez vite, et dans une demi-heure vous serez rue des Dames.

— Vous me connaissez ?

— Oui. Et maintenant écoutez mon conseil, le conseil d'une femme qui vient de sauver votre vie au péril de la sienne. Quittez votre logement demain matin, vous entendez, demain, pas plus tard.

— Oh ! je n'attendrai pas un jour de plus.

— Ce n'est pas tout.

Parlez.

— Si vous ne voulez vous exposer de nouveau au danger auquel vous venez d'échapper par miracle, mais dont, cette fois, rien ne pourrait vous sauver, gardez le plus profond silence sur tout ce qui s'est passé dans la maison que je vous allez quitter.

— Je n'en ouvrirai pas la bouche, je vous le jure.

— Pas un mot, pas un seul mot qui ait trait à cette affaire ; il y va de la vie pour vous et votre fille ; rappelez-vous toujours cela.

Puis lui désignant la route :

— Voilà votre chemin, partez.

— Mais, dit madame Levassour, je voudrais reconnaître un si grand service ; permettez...

Mais la jeune femme lui tourna le dos sans répondre, et, s'engageant dans le sentier, marcha d'un pas rapide dans la direction du cabaret isolé.

Quand elle y fut parvenue, elle fut frappée, comme l'avait été madame Levassour, des espèces de rugissements qui semblaient sortir des entrailles du sol.

La porte était entr'ouverte, elle la poussa et entra.

Mais elle s'arrêta aussitôt.

Le cabaret était plongé dans une complète obscurité, et elle craignait de tomber dans quelque piège en faisant un pas de plus en avant.

Cependant les cris continuaient toujours, plus effrayants que jamais.

On eût dit une mêlée de bêtes fauves.

Après un moment de réflexion, la jeune femme courut à la voiture et détacha une de ses deux lanternes.

Puis elle revint au cabaret.

Alors, élevant la lanterne au-dessus de sa tête, elle aperçut tout de suite au milieu du cabaret un grand vide.

C'était de là que venait les hurlements.

Elle y eût roulé si elle eût eu l'imprudence de s'aventurer dans les ténèbres.

— Mon Dieu ! murmura-t-elle, il est au fond de cette cave, au milieu de cette horrible mêlée. Qui sait si je vais le retrouver vivant ?

A la lueur de sa lanterne, elle voulut voir ce qui se passait au fond de la cave.

C'était impossible ; elle était si profonde que la lumière n'arrivait pas jusque-là.

Elle remarqua aussi que l'escalier était à pic.

— S'il est tombé dans ce gouffre, pensa-t-elle en frissonnant, la chute seule a dû être mortelle, et, dans tous les cas, il était facile de venir à bout de lui.

Elle descendit rapidement.

Arrivée au bas de l'escalier, elle vit quelque chose de sombre se mouvoir étrangement dans un angle de la cave.

C'étaient trois hommes enlacés l'un dans l'autre, frappant, hurlant, grinçant des dents comme des fous furieux.

Deux de ces hommes étaient vêtus de blouses.

L'autre portait une redingote ; ce dernier était Legrand, qui luttait seul contre les deux autres.

— Marguerite ! cria Legrand à l'aspect de la jeune femme.

Il n'en put dire davantage.

Sa respiration était haletante ; ses forces étaient à bout.

A ce cri, à cette vue, Marguerite bondit jusqu'au groupe.

Là elle chercha à terre.

Elle vit briller quelque chose.

C'était la lame d'un couteau, et ce couteau, elle le reconnut, c'était celui de Legrand.

Il avait été désarmé.

Marguerite le saisit, et, s'élançant sur un des deux adversaires de Legrand, elle le lui enfouça dans le cou.

Celui-ci lança un juron formidable, étendit les bras et tomba.

— Mon couteau ! mon couteau ! dit Legrand en étendant la main vers Marguerite.

Elle le lui donna.

Puis elle recula de quelque pas et éleva la lanterne pour éclairer le combat.

Un cri se fit entendre.

Puis un homme roula à terre.

— Ah ! les canailles ! s'écria celui-ci en essuyant son visage couvert de sang, c'est pas leur faute si je suis encore de ce monde.

Il reprit aussitôt :

— Mais où diable est passé Pierre Bidot ?

Un grognement lui répondit.

Il se retourna et vit le faux cocher étendue à terre, garrotté et baïllonné.

— Débarasse-le, dit Legrand à Marguerite, je cours chercher la dame au sac.

Et il s'élança dans l'escalier.

Voici l'explication de ce qui s'était passé dans le cabaret de Jean Rabasse.

Nous avons vu que ce dernier était venu prévenir le colonel que son cocher demandait à lui parler.

Il avait donc suivi Jean Rabasse en priant la mère et la fille de vouloir bien l'attendre un instant.

En entrant dans le cabaret, une chose l'avait surpris tout d'abord.

### III

#### LE TRÉBUCHET.

Il avait vu le marchand de vin passer sur la porte de la cave qui n'avait nullement fléchi sous son poids.

Le trébuchet n'était donc pas préparé ? C'est de quoi il s'informa aussitôt en exprimant la violente contrariété que lui faisait éprouver ce retard.

— Ah ! c'est que nous avons une petite condition à régler d'abord, dit Jean Rabasse.

— Une condition ! fit Legrand avec humeur, que veux-tu dire ?

— Oh ! un oubli.  
 — Quel oubli ? parle donc.  
 — Eh bien, ma part dans l'affaire ?  
 — Comment ! est-ce que nous ne sommes pas convenus de cinq cents francs ?  
 — Cinq cents francs ? pour qui me prenez-vous ? Je ne prête pas mon cabaret à moins de mille.  
 — Misérable ! murmura Legrand avec rage.  
 — Voilà mon dernier mot, dit tranquillement Jean Rabasse ; mais si ça ne vous convient pas, vous êtes libre de chercher ailleurs.  
 — Canaille que tu es, lui dit Legrand, tu sais bien que je n'ai pas le temps de chercher, qu'il faut que je profite de cette heure, sans quoi tout est manqué ; tu sais bien que tout dépend de toi, enfin, et que nous sommes à ta discrétion : voilà pourquoi tu ne crains pas de manquer à ta parole.  
 — Mille francs ou rien de fait, voilà tout ce que j'ai à répondre, dit Jean Rabasse, toujours imperturbable.  
 — Allons, tu vois bien qu'il faut en passer par là, dit Pierre Bidot à Legrand ; arrange l'affaire à mille francs, l'important est d'en finir vite.  
 En même temps il lui faisait un signe qui voulait dire clairement :  
 — Promets toujours, quitte à ne pas tenir.  
 Jean Rabasse, qui les observait à la dérobée, vit parfaitement ce signe, car il sourit.  
 Ce sourire eût donné fortement à réfléchir à Legrand s'il eût pu le voir.  
 Mais le marchand de vin était dans l'ombre, et on entrevoyait à peine ses traits.  
 — Allons, dit Legrand, c'est convenu, tu auras mille francs, et maintenant dépêchons.  
 — Je ne demande pas mieux, dit Jean Rabasse, ce sera fait en deux temps si vous voulez m'aider.  
 — T'aider ! à quoi faire ?  
 — A ouvrir un des deux battants qui reste presque toujours fermé.  
 — Voyons, lequel des deux ? dis vite.  
 — Voilà, dit Jean Rabasse, c'est ce battant.  
 — Comment l'ouvre-t-on ?  
 — Voici deux anneaux ; vous allez en prendre chacun un et soulever de toutes vos forces pendant que je pèserai sur une rainure avec une pince.  
 — Nous en viendrons bien à bout sans ta pince.  
 — Peut-être ; en tout cas, je vais la chercher.  
 Pendant qu'il y allait, Legrand et Pierre Bidot, les pieds posés sur un des battants de la porte, saisissaient chacun un anneau de l'autre battant.  
 Jean Rabasse s'était arrêté et les regardait faire.  
 Au moment où ils allaient tenter un effort pour soulever le battant, il porta un sifflet à ses lèvres et en tira un son aigu.  
 Au même instant, le côté de la porte sur lequel étaient posés Legrand et Pierre Bidot s'effondra sous leurs pieds, et ils disparurent tous deux en jetant un cri terrible.  
 Aussitôt, Jean Rabasse, saisissant la lumière d'une main et de l'autre un couteau, s'élança dans l'escalier, qu'il descendit rapidement en criant :  
 — Sauter dessus, Marcassin !  
 Arrivé au bas de l'escalier, il avança la lumière pour se rendre compte de ce qui se passait.  
 Il vit d'abord un homme qui se roulait à terre et paraissait en proie à d'horribles souffrances.  
 Il était baïllonné et avait les mains liées derrière le dos.  
 C'était le cocher Pierre Bidot.  
 Plus loin, deux individus enlacés l'un à l'autre et luttant avec rage.  
 L'un vêtu d'une redingote.  
 C'était Legrand.  
 L'autre couvert d'une blouse.  
 C'était celui que Jean Rabasse venait d'appeler Marcassin.  
 Ce dernier était armé d'un couteau et tentait d'en frapper son ennemi.

Legrand le maintenait d'une main, et de l'autre faisait des efforts pour fouiller dans sa poche droite où son couteau catalan était toujours ouvert.  
 Tout à coup, il murmura avec un grincement de dents :  
 — Mille tonnerres ! je l'ai perdu en tombant.  
 Et privé de cette arme terrible avec laquelle il eût bientôt mis fin au combat, il enlaça Marcassin de ses deux bras et le serra avec rage contre sa poitrine.  
 — A moi ! à moi ! râla Marcassin, j'étouffe, à moi !  
 Il s'affaissait, ses muscles se détendaient, et sa main, devenue inerte, avait lâché le couteau.  
 Jean Rabasse le ramassa et s'élança sur Legrand, qu'il voulait frapper au cou.  
 Mais Legrand, qui ne le perdait pas de vue, lui détacha un coup de pied, non sur la main armée du couteau, mais sur celle qui tenait la lumière.  
 Le chandelier roula à terre, et la cave se trouva plongée dans une obscurité complète.  
 C'est ce que voulait Legrand.  
 Alors commença une mêlée inouïe, effroyable, où les coups de poing et les coups de couteau pleuvaient au hasard, où les blasphèmes, les cris de rage et de douleur produisaient le sauvage et infernal concert qui avait frappé d'épouvante madame Levasseur, immobile sur le seuil du cabaret.  
 Enfin, déjà étourdi par sa chute, Legrand, assailli par deux hommes d'une force athlétique, était à bout de forces, quand Marguerite apparut tout à coup sur le théâtre du combat.  
 Nous avons vu le brusque changement qui s'était opéré par suite de son intervention.  
 C'est dans le cou de Jean Rabasse qu'elle avait enfoncé le couteau de Legrand.  
 Celui-ci avait frappé Marcassin, et les deux amis gisaient côte à côte sur le sol, à quelques pas de Pierre Bidot.  
 Marguerite achevait de débarrasser celui-ci de ses liens, quand elle vit Legrand descendre rapidement l'escalier de la cave.  
 — Tonnerre ! s'écria-t-il en mettant le pied sur le sol, plus personne ! disparues ?  
 — Qui donc ? lui demanda Marguerite.  
 — Et les deux femmes, et le sac avec elles !  
 — Pas possible ! s'écria Pierre Bidot.  
 — Parties ! s'écria Legrand, dont les traits ensanglantés et contractés par la colère étaient effrayants à voir.  
 Il ajouta en se frappant le front :  
 — Nous avions quatre-vingt mille francs ! je les tenais !... et rien ! rien...  
 Et son regard tombait en ce moment sur Jean Rabasse, qui perdait tout son sang par la blessure qu'il avait reçue au cou.  
 — Mille bons dieux ! s'écria-t-il, c'est sa faute, à cette canaille-là ; il faut que je l'achève.  
 Il allait s'élançer sur lui, quand Marguerite l'arrêta.  
 — Pourquoi un meurtre inutile ? lui dit-elle.  
 Elle ajouta, en portant sur le marchand de vin la lumière de la lanterne.  
 — Doublement inutile, car vois l'état où il est ; je doute qu'il en revienne.  
 — Bah ! ces animaux-là ont la vie dure, on lui recoudra la peau du cou, et dans quinze jours il n'y paraîtra plus.  
 Puis il s'écria tout à coup en attachant sur Marguerite un regard étonné :  
 — Mais j'y songe, comment diable te trouves-tu là !  
 — Le regretterais-tu ?  
 — Non, car il faut avouer que tu es arrivé furieusement à propos ; mais enfin...  
 — Eh bien, tu sais que je t'ai demandé vingt francs tantôt ?  
 — Oui.  
 — C'était pour pouvoir prendre une voiture et suivre la tienne, car je ne suis pas rassurée quand tu vas sans moi faire quelque coup, et tu vois que mon pressentiment ne m'avait pas trompée.  
 — Ainsi tu nous suis ?...  
 — Depuis trois heures.

—Je te reconnais là, ma pauvre Marguerite.  
 Il ajouta :  
 —Mais alors tu as dû voir partir les deux femmes ?  
 —Sans doute.  
 —Et tu ne t'es pas jetée au-devant d'elles ?  
 —En les voyant fuir, j'ai pensé que, puisqu'elles étaient libres, tu étais tombé dans quelque souricière. Je n'ai plus songé qu'à te venir en aide, et je suis accouru ici.  
 —Et il n'était que temps ; allons, tu as bien fait.  
 S'adressant ensuite à Pierre Bidot :  
 —Qu'est-ce que tu as attrapé dans la bagarre, toi ?  
 —Un mauvais atout, répondit Pierre Bidot ; en arrivant au bas de l'escalier, j'ai voulu me relever, mais alors j'ai fait une découverte, le bras gauche était cassé.  
 —Nom d'un nom !  
 —Aussi on a pu me bâillonner et me garroter en un clin d'œil ; je ne pouvais pas m'y opposer.  
 Legrand garda un instant le silence, puis se tournant vers Jean Rabasse :  
 —Ah ça, misérable gueusard ! s'écria-t-il, me diras-tu pour quoi tu nous as joué ce tour ?  
 Jean Rabasse fit signe qu'il ne pouvait parler.  
 —Et toi ? demanda Legrand à Marcassin.  
 —Moi, répondit celui-ci, voilà ce que je sais : Jean Rabasse est venu me trouver ce matin ; il m'a dit : Il y a un homme qui veut me faire faire un métier à me faire faucher le pré à perpétuité pour le moins, et si je cède aujourd'hui, ça recommencera à plus tard. Je n'ai qu'un moyen de m'en tirer, c'est de l'expédier lui-même où il veut envoyer les autres, veux-tu m'aider ! c'est cinquante francs pour la peine.  
 —Et tu as accepté ?  
 —J'étais sans ouvrage.  
 —En voilà un raison ! Après ?  
 —Nous avons arrangé ensemble la porte de la cave.  
 —Comment ça ?  
 —Voilà : un des battants repose sur une forte barre de fer : nous avons limé le bas de la barre qui, dès lors, reposait sur la pierre, mais n'y était plus scellée ; puis nous y avons attaché une corde solide.  
 —Ensuite ?  
 —Eh bien, il a été convenu qu'avant la nuit je viendrais prendre place dans la cave, que je tiendrais le bout de cette corde, et qu'à un signal de Jean Rabasse, un coup de sifflet, je donnerais une secousse assez forte pour enlever la barre de fer ; et tout s'est passé comme c'était convenu.  
 —Ce n'était pas maladroit ; mais maintenant tirez-vous de votre cave comme vous pourrez tous les deux, et toi, Jean Rabasse, retiens ta langue, sinon j'engage la rousse à opérer ici une petite fouille. Tu m'entends ?  
 —Partons vite, dit Marguerite, je ne suis pas rassurée ici.  
 —Allons, aidons Pierre Bidot à remonter ; vous prendrez place dans le fiacre tous les deux, et moi je conduirai.  
 Il ajouta :  
 —Quant au magot, je n'y renonce pas ; d'ailleurs, il faut à tout prix clore le bec à ces deux femmes, et, dès demain soir, je m'occuperai d'elles.  
 —C'est ça, dit Marguerite, demain soir.  
 Cinq minutes après, le fiacre roulait vers les Batignolles.

## IV

## LA POURSUITE.

Le lendemain, entre huit et neuf heures du soir, le colonel Beck entra au n° 27 de la rue des Dames, sans s'arrêter à la loge, monta rapidement l'escalier et sonnait à la porte de madame Levasseur.

Il avait préparé pour celle-ci une petite histoire assez vraisemblable.

Son cocher s'était pris de querelle avec un des clients du marchand de vin à la porte duquel s'était arrêté son fiacre, c'est pour mettre fin à cette dispute que le maître du cabaret l'avait appelé ; mais une rixe s'étant élevée entre cinq ou six

gens ivres, il avait été assailli de coups, dont il portait encore les traces au visage.

Il n'avait, en effet, à la figure, que des écorchures et des contusions, résultat de sa chute dans l'escalier, sa vigueur et son énergie l'ayant garanti des coups de couteau de Jean Rabasse.

Après avoir attendu longtemps qu'on vint lui ouvrir, Legrand sonna une seconde fois.

Personne encore.

—Elles sont allées se promener, pensa-t-il ; mais je vais savoir par la cousine Madelon à quelle heure elles seront de retour.

Il descendit et entra dans la loge.

La mère Gaul sommeillait doucement dans les flancs effondrés de son vaste fauteuil.

—Dis-moi, cousine, lui demanda-t-il brusquement, pendant que la portière se frottait les yeux, sais-tu à quelle heure doit rentrer madame Levasseur ?

—Hein ? comment dis-tu ça ? fit la mère Gaul avec une nuance d'ironie dans la voix.

—Je demande à quelle heure madame Levasseur doit rentrer, reprit Legrand d'un ton impatient.

—Rentrer où ?

—Ici, parbleu.

—Tiens, vrai, colonel, tu me fais de la peine.

—Ah çà ! que signifie cette plaisanterie ? s'écria Legrand en frappant du pied.

—Ah ! mais, modère tes humeurs, colonel ; nous ne sommes plus ici au mont Gargan où tu pouvais te passer le caprice d'éventrer ta famille.

—Allons, voyons, parle, dit Legrand d'un ton plus calme, et dis moi enfin...

—Où est madame Levasseur ?

—Sans doute.

—Quelle heure est-il à mon coucou ?

—A quel propos ?...

—Quelle heure est-il à mon coucou ?

—Neuf heures.

—Eh bien, si elle court toujours elle est loin.

—Comment ! elle est loin !

—Très loin, vu qu'elles sont parties toutes deux à midi, et qu'elles ont dû monter en wagon à une heure à peu près.

—En wagon pour aller où ? à Meudon, à Versailles ?

—Je ne crois pas ; on n'a pas l'habitude d'emporter ses matelas pour aller folâtrer sur l'herbe.

—Ah çà, voyons, finissons-en, où sont-elles ?

—Je n'en sais rien ; mais ce que je sais, c'est que ce matin, dès six heures, une bande d'emballieurs et de déménageurs venait enlever les meubles, que tout était fini avant midi, et qu'elles filaient elles mêmes en voiture après m'avoir payé deux termes.

Legrand était stupéfait.

—Mille tonnerres ! s'écria-t-il après un moment de silence, les quatre-vingt mille francs sont flambés !

—Oui, je crois que tu peux te fouiller, dit la mère Gaul.

—Plus de doute, madame Levasseur a deviné, et, dans sa terreur, elle s'est empressée de quitter Paris.

—Je crois que tu as mis le nez dessus.

—Et tu n'as pas tenté de savoir à quelle gare elle se rendait ?

—Tenté, oui, mais réussi, non.

—Malheur !

—Seulement... fit la portière.

—Quoi ?

—Comme je ne suis pas aussi bête que je suis mal habillée...

—Eh bien ?

—Eh bien, j'ai pris le numéro de la voiture qui emportait madame Levasseur.

—Fameux ! s'écria Legrand ; avec ça je suis sûr de la retrouver.

—Le voilà par écrit.

La mère Gaul tira un papier de son tiroir, et le remettant à Legrand :

—Voilà, lui dit-elle.

Legrand lut :

—3807.

—Seulement, dit la portière, faut aller à la préfecture pour savoir.

—Du tout, je trouverai le cocher à la Compagnie des petites voitures, et j'y cours.

Legrand se rendit à l'administration des petites voitures, où il attendit son cocher, décidé à rester là toute la nuit s'il le fallait.

Enfin, à une heure et demie, le numéro 3807 rentrait.

Pour pouvoir interroger le cocher sans éveiller la défiance, Legrand lui dit que l'une des deux dames qu'il avait conduites au chemin de fer avait perdu un bijou dans sa voiture.

Le cocher chercha, et naturellement ne trouva rien.

Legrand alors lui demanda le chemin qu'il avait pris.

Le cocher lui nomma toutes les rues par lesquelles il avait passé. La dernière était la rue de Buffon.

Dès lors, Legrand était fixé.

C'est au chemin de fer d'Orléans que madame Levasseur s'était fait conduire.

—C'est bien, dit Legrand, je vais faire des recherches et j'écrirai à ces dames.

Il ajouta, comme se parlant à lui-même :

—Je ne sais si elles se seront arrêtées à Orléans.

—Non, répondit le cocher.

—Ah ! fit vivement Legrand.

—Comme je rendais à cette dame la monnaie de vingt francs, j'ai entendu le porteur qui s'était emparé de sa malle lui demander pour quelle destination il fallait faire inscrire.

—Et elle a répondu ?

—Tours.

Legrand tressaillit de joie.

—C'est ça, dit-il d'un ton indifférent, elle n'a pas voulu s'arrêter à Orléans.

Et il partit.

Il dormit quelques heures à peine, et dès le point du jour il se rendit à la Villette, au domicile ou plutôt à l'un des domiciles de Pascal, qui par mesure de précaution en avait pris deux.

—Eh bien, lui demanda brusquement celui-ci, et les quatre-vingt mille francs, viens-tu m'annoncer... ?

—Je viens t'annoncer qu'ils ont quitté Paris.

—En quelle société ?

—En mauvaise compagnie, celle de leur propriétaire.

—Madame Levasseur ?

—Juste.

—Mais comment ?

—Oh ! je te conterai ça plus tard : l'important n'est pas de savoir comment l'objet a été perdu ; il s'agit de le rattraper.

—Mais, pour le rattraper, il faudrait savoir...

—Où il est passé ?

—Parbleu !

—Je le sais.

—Bah ! et l'endroit ?

—Tours.

—Parfait ! Marie Milice et Pauline Blum, qui connaissent la ville comme leur poche, nous déterreraient madame Levasseur en moins de deux heures.

—Elle est sans défiance, à cent lieues de supposer que nous avons pu trouver si rapidement sa trace ; il nous sera peut-être très-facile de reprendre notre revanche ; l'essentiel est de partir tout de suite et de tomber là comme la foudre.

—Partons tout de suite, si tu veux.

—Trouve-toi dans deux heures à la gare d'Orléans.

—J'y serai.

—Moi, je cours chercher Mayer, et à nous trois, il faudra bien... Enfin, suffit, j'ai déjà un plan, et les quatre-vingt mille francs ne sont pas encore perdus.

—Cours vite, et dans deux heures ?

—A la gare d'Orléans, avec Mayer.

Deux heures après, en effet, Legrand arrivait avec Mayer à la gare du chemin de fer d'Orléans.

Pascal les y attendait.

Une heure après ils montaient en wagon, et ils arrivaient à Tours le soir même.

Tours était le grand centre de l'association : c'était là que demeuraient réellement Legrand, Pascal et Mayer, avec leurs concubines, Marguerite Châtelain, Marie Milice et Pauline Blum.

C'était là et à Lyon, comme nous le verrons bientôt, qu'aboutissaient toutes les correspondances des indicateurs, des affiliés et des recéleurs, ainsi que les faux passe-ports, tous fabriqués par Legrand.

En descendant de wagon, Legrand et ses deux compagnons se rendirent au domicile de Pauline Blum, ou plutôt de madame Mayer, comme elle se faisait appeler à Tours, de même que Marie Milice portait le nom de madame Pascal.

Ces dames furent mises tout de suite au courant de ce qui s'était passé à Paris et du motif qui avait déterminé leurs époux à faire le voyage de Tours.

On cherchait le moyen de découvrir, aussi rapidement que possible, madame Levasseur et sa fille, quand Pauline Blum, assise près de la fenêtre pendant cette discussion, se leva tout à coup et sortit en criant :

—Je reviens tout à l'heure.

Son absence dura dix minutes, pendant lesquelles on se demandait avec surprise quelle pouvait être la cause de cette brusque sortie.

—D'où diable viens-tu ? lui demanda Mayer en la voyant rentrer.

—Demande-moi plutôt ce que j'apporte, répondit Pauline Blum.

—Eh bien, qu'apportes-tu ?

—L'adresse de madame Levasseur.

Un cri de surprise accueillit cette nouvelle.

—Voilà, répondit Pauline Blum. Pendant que nous cherchions les moyens de découvrir cette adresse, je vois passer Anna Troncet.

—Notre couturière, dit Marie Milice.

—Et celle de madame Levasseur. C'est pour ça que je me suis levée et que je suis sortie comme une bombe. Je m'étais dit : Si madame Levasseur est arrivée à Tours, la première personne qu'elle aura fait demander, n'ayant pas encore de bonne, c'est sa couturière Anna Troncet.

—Très-bien raisonné, dit Legrand ; après ?

—J'aborde donc Anna et lui demande si elle pourrait venir demain travailler chez moi.

—Impossible, qu'elle me répond.

—Pourquoi ça ?

—Parce que je suis prise pour toute la semaine par une dame qui arrive de Paris ; je vais même chez M. Viard le menuisier, lui dire d'envoyer un ouvrier pour quelques réparations.

Et elle ajouta aussitôt :

—Mais, au fait, vous la connaissez, cette dame.

—Bah !

—Mais oui, c'est madame Levasseur.

C'était tout ce que je voulais savoir.

—Eh bien, dis-je, ce sera pour la semaine prochaine. Puis, comme me ravissant au moment de la quitter :

—Alors, si j'ai à vous parler, c'est chez madame Levasseur que je vous trouverai ?

—Oui.

—En ce cas, donnez-moi donc son adresse.

Elle me l'a donnée : c'est au coin du marché de la friperie.

—Eh bien, en voilà un hasard providentiel ! s'écria Pascal.

—Mes enfants, dit gravement Legrand, non-seulement cette femme-là nous a emporté quatre-vingt mille francs que nous considérons déjà comme à nous ; mais ce qui est pis, c'est notre secret, et nos trois têtes sont à sa discrétion ; c'est pour-

quoi il faut qu'elles y passent, elle et sa fille : notre intérêt à tous l'exige absolument.

—Ce ne sera pas facile ici, dit Pascal.

—Au contraire, rien de plus facile, Pauline Blum et Marie Milice connaissent la couturière de madame Levasseur.

—Oui, dit Pauline Blum.

—Alors, rien de plus simple ; j'ai conçu ce plan-là, et il est infaillible. Avant vingt-quatre heures nous aurons le magot, et madame Levasseur et sa fille auront emporté notre secret dans un monde... meilleur, attendu qu'on n'y trouve pas de juges d'instruction.

## V

## UNE MAUVAISE RENCONTRE

Après quelques minutes de réflexion, Legrand reprit :

—Voilà mon plan ; il m'a été inspiré par une parole de la couturière à laquelle nul de vous n'a fait attention, j'en suis sûr.

—Ma foi ! dit Pascal, j'avoue que je n'ai rien vu d'extraordinaire...

—Ça n'a rien d'extraordinaire, au contraire.

—Enfin, je n'ai rien remarqué, je l'avoue.

—Voyons, où va la couturière Anna Troncet en ce moment ?

—Chez un menuisier, je crois.

—Et moi j'en suis sûr, parce que je retiens tout et je réfléchis à tout. Donc la couturière va dire à M. Viard, menuisier, d'envoyer un ouvrier chez madame Levasseur ; eh bien, tout mon plan est là, et, je le répète, il est infaillible.

—Je suis curieux de voir ça, dit Pascal en s'accoudant sur la table.

—Tu vas le voir tout de suite, répliqua Legrand.

Et s'adressant à Pauline Blum :

—A quelle heure finit la journée de la couturière ?

—A neuf heures.

—Précises ?

—Très-précises ; Anna Troncet n'est pas femme à rester cinq minutes de plus que le temps convenu.

—Bon ! maintenant, vous qui connaissez bien la ville, y a-t-il un café près de la nouvelle demeure de madame Levasseur ?

—Oui, presque en face.

—A merveille ! Eh bien, il est huit heures et quart ; nous allons nous rendre tous les trois à ce café, moi, Mayer et Pascal, et nous nous placerons de manière à voir ce qui se passe chez madame Levasseur.

—Et puis ? demanda Mayer.

—Nous guettons la sortie de la couturière, et alors nous montons tous les trois chez madame Levasseur. Mayer reste dans l'escalier pour faire le guet ; moi, j'entre avec Pascal, l'un et l'autre vêtus d'un bourgeron et coiffés d'une casquette ; nous sommes les ouvriers menuisiers demandés par la dame et envoyés par M. Viard.

—Bien, j'y suis ! s'écria Pascal.

—Madame Levasseur est seule avec sa fille, sans défiance et sans défense. Elle nous montre toutes les pièces, et quand nous nous trouvons avec elle dans la pièce la plus retirée, moi je saute sur elle, Pascal sur la jeune fille, et, en un clin d'œil, bonsoir la compagnie, plus personne.

—L'histoire me va bien jusque-là, dit brusquement Pascal, mais c'est ce passage-là que je voudrais sauter.

—Pas moyen, répondit Legrand, je te le répète, madame Levasseur en sait trop long, et il est probable que sa fille en sait autant ; il faut donc les supprimer impitoyablement, comme nous avons fait de l'agent Rochard, sinon nous sommes dénoncés, et toute la bande y passe : les uns pour le baignoire ou la prison, les autres pour la tête.

—C'est vrai, murmura Pascal.

—Une fois débarrassés des deux femmes, ce qui nous prendra cinq minutes, reprit Legrand, nous fouillons tout le logement et nous trouvons le sac aux *safaux*. Alors nous filons sans que personne nous ait vus, sans avoir laissé le moindre

vestige qui puisse nous faire soupçonner, riches de quatre-vingt mille francs et délivrés d'un grand danger.

—Le plan est excellent, je ne dis pas non, dit Mayer, mais je n'en suis pas plus rassuré, c'est toujours la même chose. On a tout calculé, tout prévu, et il se trouve toujours un rien, une bagatelle qui fait tout découvrir, surtout quand on joue le grand jeu. Ces diables de morts, il n'y a rien de plus compréhensible... ça ne parle pas et ça dit tout.

—Pas quand je m'en mêle, répliqua Legrand, et vous en avez tous la preuve dans l'affaire Péchard. Je vous avais dit que mes mesures étaient prises pour que la police n'y vît que du feu, vous ai-je trompés ? Il y a quinze jours que le coup a été fait, et ils cherchent toujours, et ils n'ont rien trouvé, vous le savez par la lettre du père, et ils patougeront perpétuellement dans les ténèbres, c'est moi qui vous le dis.

—Allons ! s'écria Pascal, Legrand a raison, on peut compter sur lui pour bien conduire une affaire, il nous en a donné la preuve, et puis ici, comme à la côte Sainte-Catherine, il s'agit du salut de toute la bande ; pas de pitié, ou nous sommes tous flambés.

Le plan de Legrand fut donc adopté, et, cinq minutes après les trois bandits étaient installés dans un café situé presque en face du nouveau domicile de madame Levasseur.

Ils s'étaient placés de manière à pouvoir distinguer en partie ce qui se passait chez madame Levasseur, qu'ils voyaient aller et venir derrière ses fenêtres, ainsi que sa fille et la couturière, car son logement était au premier étage.

Le café était désert au moment où ils y étaient entrés, mais au bout d'un quart d'heure, les consommateurs y arrivaient coup sur coup.

—Diable, fit Mayer avec inquiétude, voilà bien du monde.

—Tant mieux, répondit Legrand, je voudrais que le café fût plein ; plus il y a de monde, moins on nous remarque.

Les clients affluaient toujours.

—Ah ça ! il y a fête aujourd'hui à Tours ? demanda Pascal à un garçon.

—Pourquoi ça, monsieur ?

—A cause de la foule qui remplit votre café.

—Oh ? non, monsieur, ce n'est pas ça.

—Qu'est-ce donc ?

—C'est l'arrivée du train.

—De Paris ?

—Oui, monsieur.

Et le garçon partit pour aller servir les pratiques qui se succédaient rapidement.

—Quelle heure est-il ? demanda Mayer à Legrand.

Legrand regarda à sa montre.

—Neuf heures moins cinq minutes.

Mayer se troubla.

—Ainsi, murmura-t-il, c'est dans cinq minutes que...

—Plains-toi donc, lui dit Legrand, tu n'auras qu'à te tenir dans l'escalier, en voilà-t-il une besogne bien difficile !

—Oui, dit Pascal en fronçant le sourcil, tandis que la nôtre...

—Oh ! la tienne, répliqua Legrand, ne sera pas encore bien rude ; à la seule vue du couteau, la jeune fille se pâmera dans tes bras comme une tourterelle, sans cris, sans mouvement, sans un geste pour se défendre ; un coup dans la gorge, et tout sera dit.

Pascal frissonna.

—Eh bien, c'est justement là ce qui me glace, dit-il.

—Bah ! répondit Legrand en ricanant, c'est le cas de dire : Tu te plains que la mariée est trop belle.

Il ajouta, les regards toujours fixés sur les fenêtres de madame Levasseur :

—Mais une tâche pas commode, c'est la mienne ; une mère qui voit sa fille en danger, c'est pire qu'un tigre en furie, et si je rate mon coup, si je m'y reprends à deux fois, si elle m'échappe, ne fût-ce que deux secondes, Dieu sait les cris qu'elle fera entendre ! c'est pour le coup que nous ne serions pas à la noce. Aussi, la mère, ça me regarde.

—Ah ! fit Mayer d'une voix tremblante.

—Quoi ? demanda Pascal.

—La couturière qui s'en va.

Neuf heures sonnèrent en ce moment à la pendule du café. Mayer ne se trompait pas.

Anna Troncet sortait de l'allée de madame Levasseur.

—Tu as ton couteau ? demanda Legrand à Pascal.

—Oui.

—Ouvert dans ta poche ?

—Non, mais...

—Tu l'ouvriras dans l'escalier.

Il reprit :

—Connais-tu mademoiselle Gabrielle Levasseur ?

—Non, répondit Pascal en jetant machinalement les yeux autour de lui.

—Tiens, la voilà à sa fenêtre.

Pascal regarda de ce côté

Il faisait très chaud ; la jeune fille, animée sans doute par l'exercice qu'elle avait pris en aidant sa mère, avait le teint coloré et plus frais encore que de coutume.

Acoudée à la balustrade de la fenêtre, ses beaux yeux bleus, purs et limpides comme ceux d'un enfant, parcouraient la rue avec une expression de naïve curiosité.

—Tu vois si je te trompe, dit Legrand, une vraie tourterelle ! Mieux que ça, une toute petite fleur ; il suffit d'un soufflé pour la briser.

—J'aimerais mieux ne l'avoir pas vue, répondit Pascal, dont la nature brutale ne pouvait se soustraire à l'influence qu'exerçait sur tous ceux qui la voyaient cette pure et belle fille.

—Bah ! fit Legrand, nous sommes tous mortels, et d'ailleurs, se serait un crime que de laisser vieillir une si jolie tête.

Pascal ne répondit pas.

Il n'était pas d'humeur à plaisanter.

—Maintenant, dit Legrand, il faut commencer par aller sonder le terrain.

—Ça, c'est l'affaire de Mayer, dit Pascal.

—Naturellement.

—J'y vais, dit l'Allemand.

—Il y a deux choses à voir, lui dit Legrand.

—Qui sont ?

—D'abord s'il y a un concierge, ce qui n'est guère possible, cet animal étant fort rare en province.

—Et puis ?

—S'assurer si madame Levasseur occupe seule le premier étage ou s'il y a un autre locataire sur le même carré.

—C'est bien.

Mayer se leva et traversa la foule qui remplissait le café.

Un instant après, Legrand et Pascal le voyaient frôler les maisons, puis se glisser comme une ombre dans l'allée de madame Levasseur.

Il y resta cinq minutes environ, au bout desquelles il sortait en affectant une allure indolente et en se glissant de nouveau le long des maisons.

Et bientôt il revenait prendre sa place auprès de ses deux compagnons.

—Eh bien ? lui demanda Legrand.

—Pas de portier.

—Et des voisins ?

—Pas davantage.

—Une seule porte sur le carré.

—L'airfait !

—Oui, mais les voisins d'en face dont les regards plongent chez madame Levasseur ? objecta Mayer.

—J'y ai songé.

—Et alors ?

—Je demande à voir d'abord la cuisine, qui, naturellement, est située sur le derrière de la maison. C'est là que se fera le coup. En arrivant, j'éteins le lumière d'un coup de poing, je me jette aussitôt sur madame Levasseur, tandis que Pascal saute sur la jeune fille. C'est l'affaire de cinq minutes. Allons, il ne faut pas attendre qu'ils se couchent, on ne voudrait plus ouvrir ; hâtons-nous.

Il paya le garçon.

Puis il s'était levé, quand tout à coup il retomba sur sa chaise, livide et tremblant de tous ses membres.

—Ah ça, qu'est-ce qui te prend donc ? lui demanda Mayer stupéfait.

Legrand passa son mouchoir sur son front, inondé d'une sueur subite, et ne répondit pas.

—Partons, lui dit Pascal.

—Oui, oui, balbutia Legrand, d'une voix troublée, partons... partons vite... mais pour Paris.

—Pour Paris ? que veux-tu dire ?

—Vois-tu ce voyageur qui vient d'entrer, une petite valise à la main ?

—Oui, dit Pascal après avoir regardé le voyageur qui cherchait une table.

—Tu ne le connais pas ?

—Non.

—Eh bien, c'est M. Ducheylard.

—Le commissaire de Caen ici, murmura Mayer, devenu aussi pâle et aussi tremblant que Legrand ; en effet, ça ne sent pas bon, il est temps de filer.

Et tous trois se hâtèrent de quitter le café, pendant que M. Ducheylard prenait place à une table.

## VI

### LA PISTE.

Il est curieux de voir maintenant par quels prodiges de persévérance, d'observation et de perspicacité, M. Ducheylard était parvenu à faire pénétrer une faible lueur dans le drame qui avait ensanglanté la ville de Caen.

Tout était mystère dans cette affaire, et Legrand ne se vantait pas trop quand il déclarait à ses complices que la police n'y verrait que du feu.

C'est ce qui arriva d'abord.

Les premières inductions du commissaire ne firent qu'accroître les ténèbres qui enveloppaient ce sinistre drame.

Deux portes, dont une fermée par deux serrures de sûreté, ouvertes sans bruit et sans qu'aucune de ces serrures eût subi la moindre altération ; un timbre dont un étranger ne pouvait même soupçonner la présence, complètement paralysé, et pardessus tout le silence du chien de garde pendant qu'on dévalisait le magasin, tous ces indices avaient paru à M. Ducheylard la preuve certaine que le vol avait été commis par une personne fréquentant habituellement la maison de Jules Péchard.

De là des recherches à contre-sens, des soupçons, des interrogatoires et même des arrestations dont l'injustice était bientôt reconnue, puis de graves erreurs et une perte de temps considérable.

M. Ducheylard se désespérait de l'inutilité de ses efforts, lorsqu'il se rappela que, lors du vol commis au préjudice des époux Radiguet, il avait remarqué les mêmes indices et conçu les mêmes soupçons.

Ce rapprochement fut pour lui un trait de lumière.

La même habileté, la même prudence, les mêmes précautions avaient été déployées dans ces deux vols.

Ils avaient donc été accomplis par la même main, et cette main n'en était pas à son coup d'essai.

Tout dénotait, au contraire, un malfaiteur ou plutôt des malfaiteurs aussi audacieux qu'expérimentés, car le magistrat était convaincu qu'ils étaient plusieurs.

M. Ducheylard avait retrouvé la voie.

A partir de ce moment il ne la perdit plus ; il y marcha d'un pas lent, mais toujours sûr.

D'abord il eut la pensée de comparer les gouttes de bougie recueillies sur le comptoir des époux Radiguet, avec la bougie trouvée dans la lanterne sourde laissée par les assassins de Jules Péchard dans le magasin de celui-ci.

De cet examen il ressortait clairement pour lui que la même bougie avait servi pour les deux vols.

On avait donc affaire à des voleurs de profession, très-pro-

bablement à des repris de justice, bref, à des malfaiteurs de la plus dangereuse espèce, très-certainement étrangers à la ville.

Ce résultat était bien mince, presque nul en apparence ; mais M. Ducheylard y trouvait cet immense avantage de savoir désormais sur quel point diriger ses recherches.

Il était aidé dans ses recherches par un des plus habiles agents de police de Paris, un certain Mélin, brigadier de la police de sûreté, qui avait donné des preuves d'une énergie à toute épreuve et d'une sagacité presque infaillible, et pourtant tous leurs efforts demeurèrent inutiles ; ces longues et minutieuses perquisitions ne leur fournirent aucun renseignement.

La finesse et la prévoyance de Legrand triomphaient de l'expérience et de la perspicacité de ces deux hommes, doués cependant l'un et l'autre d'une remarquable intelligence.

Alors, M. Ducheylard décida de chercher dans les campagnes environnantes les indications qu'il ne pouvait trouver dans l'intérieur de la ville.

De ce côté encore les démarches demeurèrent longtemps vaines.

Il commençait à se décourager lorsque, passant par Ramville, il eut la pensée d'interroger un cantonnier qu'il rencontra sur la route.

C'était le jeune paysan qui avait vu Legrand laver au bord d'un ruisseau son pantalon tout maculé de sang.

Il conta le fait au commissaire en lui répétant le conte que lui avait fait celui-ci, c'est-à-dire que l'individu rencontré par lui était un employé de chemin de fer, à la station de Mézidon, et que ce sang provenait d'un saignement de nez occasionné par une chute.

Un employé couvert de sang, rencontré le dimanche 30 août, au point du jour, c'est-à-dire deux heures après l'assassinat, à cette distance de Caen, cela parut étrangement louche au commissaire.

Il fit prendre des informations à la station de Mézidon : on apprit qu'aucun employé ne l'avait quittée à cette époque.

L'homme rencontré par le cantonnier était donc un des assassins de Jules Péchard, et cet homme, qui réellement s'était fait conduire à la station de Mézidon et avait donné vingt francs pour y arriver à l'heure du train, cet homme se rendait à Paris, sa résidence.

Voilà qui était prouvé pour M. Ducheylard, qui, outre cette précieuse indication, avait recueilli de la bouche du paysan un signalement assez détaillé du prétendu employé.

En rentrant de cette expédition, le commissaire dit au brigadier Mélin :

— Nous avons maintenant la preuve positive que les assassins de Jules Péchard sont des étrangers ; il est certain qu'ils ont dû demeurer plusieurs jours à Caen pour y préparer les deux vols opérés avec tant d'adresse ; conséquemment ils ont habité un des hôtels de Caen, et c'est là que nous devons trouver leur trace.

— Cependant nous les avons tous visités, répondit l'agent.

— Absolument tous ; je n'en ai pas oublié un seul.

— Alors ?...

— Alors il faut recommencer cette visite, car c'est de là que doit jaillir cette lumière, j'en ai une intime conviction.

Le commissaire et l'agent de police recommencèrent donc le travail qu'ils avaient déjà fait ensemble, allant, comme la première fois, d'hôtel en hôtel, interrogeant depuis le maître de la maison jusqu'aux plus intimes domestiques, investigations sur chacun des noms qui s'y trouvaient inscrits.

En deux jours, on avait vu tous les hôtels, et cette seconde visite n'avait encore amené aucun résultat.

— Voyons maintenant les logeurs, dit le commissaire sans se décourager.

En une journée, on les avait vus presque tous sans plus de succès.

Le jour tirait à sa fin lorsque M. Ducheylard et le brigadier Mélin entrèrent chez la dame Biard, logeuse et marchande de tabac, rue des Jacobins.

Sur la demande qui lui en fut faite, elle apporta ses registres. Alors le commissaire et l'agent se mirent à étudier attentivement tous les noms qui s'y trouvaient inscrits avant l'époque du 30 août.

— Tenez, cria tout à coup M. Ducheylard, en voilà deux qui me donnent à réfléchir.

Il lut :

« Chemit, Auguste, trente-cinq ans, né et demeurant à Mulhouse, marchand, passe-port délivré le 27 septembre 1856, à Bollwiller, pour Mantes ; entrée, 6 août ; sortie, 25 août. »

« Graaft, Jean, quarante-trois ans, né et demeurant à Strasbourg, marchand ; passe-port délivré le 25 février 1857, à Gisors, pour Rouen ; entrée, 12 août ; sortie, 25 août. »

Après avoir lu, M. Ducheylard dit à Mélin :

— La clientèle ordinaire de ces petits logeurs se compose d'ouvriers de passage à Caen ; je trouve très-étrange d'y voir des négociants de Strasbourg et de Mulhouse.

— Interrogeons la dame Biard, dit l'agent, il pourrait bien y avoir là quelque chose.

La dame Biard, interrogée, répondit qu'elle se rappelait parfaitement ces deux individus.

L'un, Auguste Chemit, était de taille moyenne ; l'autre, Jean Graaft, de haute taille et très-maigre.

— Ils habitaient la même chambre ? demanda M. Ducheylard.

— Oui, monsieur le commissaire.

— Ils ne connaissaient personne à Caen ?

— Ils avaient un ami, un M. Chabrie, avec lequel ils sortaient toujours.

— Savez-vous où demeurait ce M. Chabrie ?

— Il demeurait rue Saint-Jean, chez les Planchon.

— Graaft et Chemit sont-ils descendus chez vous en arrivant à Caen ?

— Oh ! non, ils étaient à Caen dès le 31 juillet, la veille des courses.

— Solennité fort appréciée par MM. les filous, dit l'agent à M. Ducheylard.

— Et vous ignorez où ils sont descendus à leur arrivée ?

— Je l'ai su par hasard.

— Où donc ?

— A l'hôtel Saint-Pierre. Je sais même qu'ils y occupaient tous les trois la même chambre.

Le brigadier Mélin reprit à son tour :

— Les avez-vous entendus quelquefois parler entre eux ?

— Oui, monsieur, quelquefois.

— N'avez-vous rien remarqué d'extraordinaire dans leur langage ?

— J'ai remarqué que je n'y comprenais rien.

— Quelle langue parlaient-ils donc ?

— Ils m'ont dit que c'était l'allemand, mais madame Hilma-cher, ma voisine, qui est Allemande, ne les comprenait pas plus que moi.

— Bon ! je suis fixé, dit Mélin.

Et se tournant vers M. Ducheylard :

— Ils parlaient en argot.

— C'est évident.

M. Ducheylard, se tournant brusquement vers madame Biard, lui demanda d'une voix brève :

— Est-ce que l'un de ces hommes ne prisait pas ?

— Oui, monsieur.

— Lequel ?

— Le plus grand.

— Jean Graaft ?

— C'est ça.

Le commissaire tira de sa poche le mouchoir à carreaux qu'il avait trouvé dans la boutique de Jules Péchard, et le montrant à la marchande de tabac :

— Reconnaissez-vous ce mouchoir pour lui avoir appartenu ?

— Ça, monsieur le commissaire, je ne l'ai pas remarqué.

— C'est fâcheux.

—Mais mademoiselle Holland, qui les blanchissait, pourra vous dire si ce mouchoir est à l'un d'eux.

—Où demeure cette demoiselle ?

—Tout près d'ici.

—Pourriez-vous l'envoyer chercher ?

—J'y vais moi-même.

Madame Biard sortit aussitôt, et un instant après elle revenait avec la blanchisseuse.

—Mademoiselle, lui dit M. Ducheylard en lui donnant le mouchoir à carreaux, voyez, je vous prie, si vous reconnaissez ce mouchoir pour l'avoir blanchi ?

Mademoiselle Holland examina le mouchoir avec attention, puis elle répondit :

—Oui, monsieur le commissaire, je le reconnais parfaitement.

—A qui a-t-il appartenu ?

—A l'un des locataires de madame Biard.

—Lequel ?

—Le plus grand, M. Graaft.

—Vous êtes bien sûre de ce que vous dites ?

—Très-sûre, monsieur le commissaire.

—A quel signe reconnaissez-vous ce mouchoir ?

—A quatre signes.

—Qui sont ?

—La couleur, le tabac dont il est rempli, la *vieillesse*, (c'est-à-dire l'état de vétusté), et surtout ceci, qui ne peut pas me tromper.

Et elle fit remarquer à M. Ducheylard une éraillure à trois doigts de l'ourlet.

—C'est bien, lui dit le commissaire.

Et il se retira avec le brigadier Mélin.

—Eh bien, lui dit celui-ci, nous avons fait un pas de géant dans l'affaire.

—Oui, mais reste à savoir maintenant d'où viennent ces hommes ; c'est là l'important.

—Le plus difficile est fait, le reste viendra.

L'agent et le commissaire se quittèrent en se donnant rendez-vous pour le lendemain.

## VII

### LA LETTRE.

Ainsi que l'avait dit le brigadier Mélin, un pas considérable avait été fait en avant, et les épaisses ténèbres qui jusque-là avaient enveloppé cette affaire s'étaient singulièrement éclaircies en quelques heures.

Restait à trouver le point de réunion de la bande dont on venait de découvrir la trace en même temps que les preuves de leur culpabilité.

C'est dans ce but que M. Ducheylard et l'agent de police se remirent en campagne le lendemain matin.

Leur première visite était pour l'hôtel Saint-Pierre, où avaient logé les trois complices dès leur arrivée à Caen.

Là, on ne put rien leur apprendre que d'insignifiant sur ces trois individus.

On se rappelait qu'ils avaient habité la même chambre tous les trois ; mais les courses ayant amené à Caen une affluence d'étrangers, l'hôtel Saint-Pierre, comme les autres, s'était trouvé trop petit pour loger les voyageurs qui s'y étaient présentés ; de sorte que ce fait n'avait rien que de très-naturel.

On se rendit de la rue Saint-Jean chez les époux Planchon, où, suivant un précieux renseignement fourni par madame Biard, un des trois complices avait logé sous le nom de Chabrie.

En effet, M. Ducheylard trouva sur le registre de ces logeurs un individu du nom de Chabrie, dont le séjour chez les époux Planchon correspondait exactement avec celui des nommés Graaft et Chemit chez madame Biard.

Non-seulement madame Planchon donna au commissaire un renseignement précis de son ancier locataire, mais elle put fournir sur son compte et sur celui de ses deux compagnons des détails ignorés de la dame Biard.

Ainsi elle apprit à M. Ducheylard qu'ils prenaient tous les trois leurs repas chez la demoiselle Renaud, rue de l'Ancienne-Comédie, d'abord, et plus tard chez les époux Lenormand, sur le Petit-Cours.

—Allons chez la demoiselle Renaud et chez les époux Lenormand, dit le commissaire en quittant les époux Planchon.

Mademoiselle Renaud se rappela parfaitement ses trois hôtes.

A la demande que lui fit M. Ducheylard si elle n'avait rien remarqué de particulier, elle répondit :

—Oui, j'ai remarqué deux choses : d'abord ils parlaient un baragouin que personne n'y comprenait rien.

—Toujours le même, dit l'agent au commissaire de police.

—Ensuite ? demanda M. Ducheylard à la demoiselle Renaud.

—Ensuite, le plus grand des trois prisait beaucoup en mangeant, ce qui m'a frappé, parce que ça me dégoûtait.

—Très-bien, dit le commissaire.

Les époux Lenormand, chez lesquels on se rendit ensuite, donnèrent à peu près les mêmes renseignements, ajoutant que ces trois individus avaient des allures mystérieuses et qu'ils s'isolaient toujours des autres voyageurs.

—Tous ces renseignements sont excellents, dit M. Ducheylard ; mais ils ne font que confirmer ce que nous savions déjà, sans nous apprendre rien de neuf.

Le commissaire et l'agent de police marchèrent quelque temps au hasard, machinalement, cherchant une idée.

Ils passaient devant le bureau de la poste quand l'agent s'arrêta tout à coup.

—Si nous entrons là ? dit-il.

—Entrons, répliqua M. Ducheylard.

Ce dernier demanda au buraliste s'il n'avait pas reçu ces jours-ci de lettre à l'adresse de Graaft, Chabrie ou Chemit.

Le buraliste se mit à examiner un paquet de lettres, et répondit qu'il n'avait aucun de ces noms-là.

—Cela ne me surprend pas, dit M. Ducheylard, ces gens-là ne s'écrivent guère entre eux.

Il allait se retirer, suivi du brigadier, quand le buraliste le rappela :

—Monsieur Ducheylard, lui dit-il, voudriez-vous me répéter ces trois noms ?

—Volontiers, les voici.

Et il répéta :

—Jean Graaft, Chabrie et Chemit.

Le buraliste parut consulter ses souvenirs, puis, au bout d'un instant, il murmura :

—Chemit ! Chemit ! attendez donc ; j'ai vu ce nom-là certainement.

Il réfléchit encore.

Puis il s'écria :

—J'y suis.

Il prit dans une casse un énorme paquet de lettres, les parcourut rapidement l'une après l'autre, puis en saisit une, et lut l'adresse, qui était ainsi conçue :

“ Monsieur, Auguste *Chimite*, poste restante, à Caen.”

—Ce doit être notre homme ! s'écria M. Ducheylard.

—Il y a *Chimite*, et non Chemit, fit observer le buraliste.

—Il est vrai ; mais ce *Chimite* porte le même prénom que mon Chemit, Auguste.

—En effet.

—Et l'adresse a été tracée par une femme qui sait à peine écrire ; de sorte qu'il est tout naturel qu'elle ait écorché le nom.

D'autant plus naturel, ajouta l'agent Mélin, que ce nom est probablement faux, comme ceux de Graaft et de Chabrie, et qu'elle ne l'avait peut-être jamais prononcé jusque-là.

—Est-ce que cette lettre ne vous a jamais été réclamée ? demanda M. Ducheylard.

—Très souvent, au contraire.

—Comment se fait-il que vous ne l'avez pas remise ?

—Parce que je croyais que *Chimite* était une qualification,

et non un nom propre, et que la lettre était adressée à un M. Auguste exerçant la profession de chimiste, et non à M. Auguste Chemit.

—Voilà une méprise providentielle, s'écria M. Ducheylard ; qui sait ce que cette lettre va nous révéler ?

Il prit la lettre que lui tendait le buraliste, la décacheta, puis la parcourut d'un regard avide.

—Allons, dit-il, frémissant de joie, mon pressentiment ne m'avait pas trompé.

Il lut à haute voix la fin de la lettre :

« Tu marqueras pas ton centre, je le sais, je n'ai pas besoin que tu le marques. Bien le bonjour aux amis... La femme Félix fait bien des compliments à son mari, ainsi qu'aux amis. J'embrasse bien mon mari ; le bonjour aux amis. »

—Ton centre, dit vivement l'agent, est un terme d'argot.

—Justement, dit le commissaire, preuve que cette lettre est écrite à un voleur de profession par sa compagne.

Puis montrant le timbre de la poste :

—Et voici un renseignement plus précieux encore, le nom de la ville où est réunie toute la bande, où les assassins du malheureux Péchard sont allés rejoindre leurs femmes, ou plus probablement leurs concubines, et cette ville, c'est Tours.

Le brigadier examina l'adresse.

—Oui, dit-il, c'est bien cela : Tours ! le timbre est heureusement très distinct.

Il ajouta d'un air radieux :

—Et maintenant que le repaire nous est connu, nous les tenons.

—Ou, du moins, il ne s'en faut guère.

M. Ducheylard écrivit aussitôt à Paris pour y faire connaître les résultats qu'il avait obtenus et demander des instructions.

La réponse de la préfecture ne se fit pas attendre.

Elle contenait, avec tous les éloges que méritaient le zèle et l'intelligence déployés par lui dans cette affaire, l'ordre à M. Ducheylard de partir immédiatement pour Tours, pour y achever ce qu'il avait si bien commencé.

Il partait le lendemain matin, laissant le brigadier Mélin à Paris, et arrivait le soir à Tours, où, sans le soupçonner et par un hasard miraculeux, il sauvait la vie de deux femmes des son apparition dans la ville.

Une heure après, il s'était mis en relation avec M. Mitaine, le commissaire central de Tours.

Quand il eut communiqué, dans les plus petits détails, les démarches qu'il avait faites et tous les renseignements qu'il avait pu recueillir, M. Mitaine lui dit après un moment de réflexion :

—Je crois comme vous que les trois noms inscrits chez les logeurs de Caen sont faux ; les individus équivoques qui habitent Tours me sont plus ou moins connus pour avoir passé une ou plusieurs fois sous mes yeux dans les rapports de mes agents, et je ne me rappelle pas avoir vu un de ces noms-là.

—Pour que ces hommes soient partis de Tours pour aller exercer leur industrie à Caen, c'est-à-dire à cent vingt lieues de leur résidence habituelle, fit observer M. Ducheylard, il faut qu'ils aient là, et certainement dans bien d'autres villes, des indicateurs qui les appellent quand ils ont trouvé et préparé une affaire. Dans cette hypothèse, leurs intérêts seraient partout ailleurs que dans la ville où ils semblent s'être fixés, et il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'ils se conduisent ici comme d'honnêtes et paisibles bourgeois.

—Cette supposition est très vraisemblable, dit M. Mitaine ; mais heureusement ces hommes ont des concubines, et celles-ci ont des instincts de légèreté, de coquetterie et de libertinage qui les font remarquer et finissent toujours par déjouer les prudentes combinaisons de leurs compagnons de débauche. C'est sur les femmes que je compte pour guider mes agents et les aider à découvrir les trois individus qui, sans nul doute, se cachent sous ces trois noms de Graaft, Chabrie et Chemit.

—Oui, ces trois noms doivent être faux, reprit M. Ducheylard après un moment de réflexion ; mais remarquez que ce sont trois noms allemands.

Or, les quatre personnes qui m'ont fourni le signalement du prétendu Chemit s'accordent à reconnaître que cet individu a un accent alsacien ou allemand très prononcé, c'est pourquoi je vous prierai de rechercher sur vos registres les noms allemands qui vous seraient signalés par vos agents.

—J'ai ici un homme qui m'évitera cette peine.

Il sonna trois fois.

Un individu d'une trentaine d'années entra presque aussitôt.

Il était petit, mince, souple dans ses mouvements et doué d'une physionomie intelligente et décidée.

—Dites-moi, Brizard, lui dit M. Mitaine, connaissez-vous beaucoup d'Allemands dans la ville ?

—Quelques-uns, monsieur le commissaire.

—Quelles sont leurs allures ?

—Pas franches.

—Connaissez-vous parmi eux les noms de Graaft, Chabrie et Chemit ?

—Je n'ai jamais entendu parler de ça.

—Quels sont ceux dont la vie vous a paru particulièrement équivoque ?

—Bloch et Kaiser.

—Ces hommes sont mariés ?

—Oui et non, c'est-à-dire pas à perpétuité.

L'agent Brizard y arrivait presque en même temps que lui.

—Eh bien, demanda à ce dernier le commissaire de Tours, qu'avez-vous à nous apprendre ?

—Rien encre, répondit l'agent ; j'ai interrogé les voisins de Bloch et de Kaiser sur les trois individus qui les fréquentaient assidûment il y a deux mois ; on n'a pas su, ou on a fait semblant de ne pas savoir ce que je voulais dire,

—La peur a empêché ces gens de parler, peut-être ?

—C'est ce que j'ai pu comprendre.

—Est-ce tout ?

—Je me suis rendu ensuite dans un café dont la clientèle se compose presque exclusivement de juifs et d'Allemands, et où je me rappelais avoir vu souvent Bloch et son inséparable Kaiser.

—Et là ?

—Mêmes réticences de la part du maître de l'établissement, qui m'affirma n'avoir jamais vu en compagnie de M. Bloch les trois individus dont je lui donnais le signalement.

—Naturellement, cet homme est tout dévoué à ses clients.

—Toujours.

—Et vous êtes certain que ces trois individus avaient de fréquentes relations avec Bloch et Kaiser ?

—Je les ai vus dix fois ensemble, l'un d'eux a le type juif comme Bloch.

—Un fait remarquable, dit M. Ducheylard : la plupart de ces hommes sont juifs ; or, la dernière lettre adressée à Chemit à Caen est écrite en hébreu.

—Je ne vois qu'un parti à prendre, dit M. Ducheylard, c'est de nous rendre chez Bloch.

—Oui, c'est le moyen de savoir si nous sommes sur la vraie voie ou si nos suppositions sont fausses, ce qui pourrait bien arriver malgré toutes les vraisemblances, dont la moitié peut-être est fournie par notre imagination.

Les deux commissaires sortirent aussitôt et se dirigèrent vers la demeure de Bloch, guidés par Brizard.

Celui-ci logeait dans une auberge de très-médiocre apparence.

Brizard apprit au commissaire que Bloch et Kaiser vivaient là en commun avec leurs concubines.

—Il serait imprudent de parler au patron de de l'établissement, qui pourrait prévenir ses locataires par un signal, fit observer M. Mitaine ; Brizard va nous précéder et nous conduire directement au logement de cet homme, qui, pris à l'improviste, va peut-être se trahir.

Brizard, qui avait pris d'avance ses informations, entra brusquement dans l'auberge et se mit à gravir l'escalier qui donnait dans la cuisine.

Arrivé au premier étage, il allait frapper à une porte, quand il s'aperçut qu'elle était entr'ouverte.

Il la poussa et ontra, suivi de MM. Mitaine et Ducheylard. La chambre dans laquelle ils venaient de pénétrer était en désordre, et ils n'y virent qu'une femme, qui bondit de surprise en les voyant entrer.

Mais se remettant aussitôt :

— Qui êtes-vous ? que me voulez-vous ? s'écria-t-elle.

— C'est bien ici que demeure le sieur Bloch ? lui demanda M. Mitaine.

— Oui, répondit la femme, mais dites-moi d'abord qui...

— Je suis, dit le commissaire.

Il tira son écharpe de sa poche.

— Vous le voyez, je suis commissaire de police, et je demande à parler à votre mari.

A la vue de l'écharpe, la femme Bloch s'était troublée tout à coup.

— Mon mari ! balbutia-t-elle, mais... je ne sais...

— C'est difficile à croire.

— Je crois que... oui, je crois qu'il est au café.

— A cette heure, c'est peu probable, cependant dites-nous quel est ce café.

— Le café du Bas-Rhin.

— Allez vous en assurer, Brizard.

Pendant que l'agent s'éloignait, les deux commissaires portaient de tous côtés un regard inquisiteur.

La femme Bloch, qui épiait tous leurs mouvements, paraissait en proie à une violente anxiété.

Un objet surtout semblait la préoccuper vivement.

C'était un portrait photographié accroché au-dessus d'une commode.

Elle tournait souvent ses regards de ce côté et s'en rapprochait insensiblement, tout en affectant une complète indifférence.

Enfin profitant d'un moment où MM. Mitaine et Ducheylard lui tournaient le dos, elle avança vivement la main, décrocha le portrait et le glissa derrière la commode.

Mais M. Ducheylard s'était aperçu de sa préoccupation, et, le regard fixé sur une petite glace posée juste en face de la commode, il se retourna brusquement vers elle :

— Pardon, lui dit-il, je ne serais pas fâché de voir l'objet que vous venez de faire disparaître si adroitement.

— Moi ! répondit effrontément la femme Bloch, je ne sais ce que vous voulez dire, je n'ai pas bougé.

— Vous n'avez rien enlevé de ce mur ?

— Absolument rien.

— Et ceci ? dit le commissaire.

Et glissant la main derrière la commode, il en tira le portrait.

— Il paraît, dit-il en le montrant à M. Mitaine, qu'on a grand intérêt à ce que nous ne connaissions pas cette figure.

— C'est le portrait de votre mari ? dit M. Mitaine à la femme Bloch.

Et comme celle-ci hésitait à répondre :

— Inutile de mentir, reprit le commissaire, l'agent qui sort d'ici connaît parfaitement Bloch et nous dira si ce portrait est le sien.

— Eh bien, oui, c'est son portrait, dit alors la femme Bloch avec assurance, je n'en fais pas mystère, nous n'avons rien à craindre ni l'un ni l'autre.

— C'est ce que nous saurons bientôt.

M. Mitaine venait de découvrir dans un coin, sous un paquet de vieilles hardes et de linge sale, trois caisses posées l'une sur l'autre.

— D'où viennent ces caisses ? demanda-t-il.

— Elles sont ici depuis que nous y demeurons.

— Que renferment-elles ?

— Nos effets d'habillement.

— Pouvez-vous me les ouvrir ?

— Je n'en ai pas les clefs.

— Où sont-elles ?

— Mon mari les a emportées.

— Voilà bien de la précaution.

— C'est par mégarde.

— Est-ce aussi par mégarde, dit à son tour M. Ducheylard, qu'on a effacé avec tant de soin les indications des bulletins collés sur ces malles, après avoir vainement essayé de les enlever ?

— Oh ! il y a longtemps que c'est fait.

— Vous vous trompez, l'encro dont on s'est servi pour faire ces ratures est d'un noir parfait, cela date de quelques jours.

## VIII

## LA CHASSE

L'agent Brizard rentra en ce moment.

— Eh bien ? lui demanda M. Mitaine.

— Bloch n'a pas paru, ce matin, au café du Bas-Rhin.

— Que dites-vous de cela ? demanda le commissaire à la femme Bloch.

— Alors, répondit-elle sans hésiter, c'est qu'il sera allé au chemin de fer.

— Dans quel but ?

— Dame ! pour y prendre des marchandises ; nous ne vivons pas de l'air du temps.

— On serait tenté de le croire, au contraire, car il paraît que votre plus grande occupation à tous deux est de vous promener et de passer des heures entières au café.

— Vraiment !... qui est-ce qui vous a dit ça ?

— C'est moi, dit Brizard.

— Un chevalier de la rousse ! répliqua la femme Bloch avec un accent plein de haine et de mépris, un joli témoignage !

— Il paraît que l'argot vous est familier, lui fit observer M. Ducheylard.

— Et que vous avez remarqué Brizard, ajouta Mitaine ; vous aviez apparemment vos raisons pour cela.

Emportée par la violence de son caractère, la femme Bloch allait répliquer ; mais elle se contint tout à coup, comprenant qu'elle avait affaire à forte partie et qu'elle en avait déjà trop dit.

M. Mitaine allait adresser une nouvelle question à la femme Bloch, quand Brizard lui fit signe de garder le silence.

La porte de l'auberge venait de s'ouvrir, et des pas se faisaient entendre dans la cuisine.

— Père Michon ? dit une voix d'homme

Le son de cette voix parut produire une vive émotion sur la femme Bloch.

Elle se troubla tout à coup et écouta avec une visible anxiété.

— Tiens, c'est vous, monsieur Mayer, répondit l'aubergiste.

— Bloch est-il là ? demanda Mayer.

— Non.

— Et sa femme ?

— Je vais lui parler.

— Ne vous en avisez pas.

— Pourquoi ?

— Elle n'est pas seule.

— Avec qui est-elle ?

— Avec M. Mitaine.

— Le commissaire ?

— Oui, et deux autres.

— Nom d'un nom ! Il fallait donc le dire tout de suite.

— Vite, cria M. Mitaine à Brizard, courez après cet homme, il était déjà en bas de l'escalier.

Il était descendu en deux bonds.

Et pourtant il avait trop tardé.

Mayer n'était plus là.

— Où est-il ? demanda vivement l'agent à l'aubergiste.

— Qui ? demanda celui-ci en affectant un air naïf.

— L'homme avec qui vous causiez tout à l'heure.

— Quel homme ?

— Ah ! vieux drôle ! tu veux lui laisser le temps de filer, je vois ça.

Et il s'élança au dehors.

Il vit quelques passants, mais des gens fort honorables, qui lui étaient parfaitement connus.

Et pourtant, il était impossible que ce Mayer eût eu le temps de s'éloigner.

Brizard revint brusquement sur ses pas et rentra dans l'auberge.

— Il y a sans doute une autre sortie ? demanda-t-il à l'aubergiste.

— Oh ! oui, monsieur.

— Où est-elle ?

— Par là, au bout de ce petit couloir.

— Et c'est sans doute de ce côté qu'est sorti l'individu qui causait avec vous ? pourquoi ne me l'avez-vous pas dit ?

— Vous ne m'avez pas laissé le temps, vous êtes parti... comme un coup de tonnerre.

— Cet homme s'appelle Mayer ?

— Je l'ai entendu nommer comme ça.

— Mais vous le connaissez ?

— Pour l'avoir vu venir deux fois ici.

— Vous savez sa demeure ?

— Pas plus que vous, foi de Michon, qu'est mon nom.

— C'est bien, on tirera ça au clair plus tard.

Et Brizard, gravissant rapidement l'escalier, vint rendre compte aux deux commissaires de ce qui venait de se passer.

— Voilà qui est fâcheux, dit M. Mitaine, cette fuite précipitée... cette terreur en apprenant que j'étais ici !... tout me dit que cet individu est un des trois hommes que nous cherchons.

— Je le crois comme vous, répondit M. Ducheylard.

Ils parlaient à voix basse dans l'embrasure de la fenêtre qu'ils venaient d'ouvrir.

M. Ducheylard après un moment de réflexion :

— En tout cas, nous connaissons le nom d'un de ces trois hommes.

— Ou du moins celui sous lequel il est connu à Tours, ce qui nous aidera considérablement dans nos recherches.

— Maintenant, dit M. Ducheylard, je vais tenter une épreuve.

Et s'approchant de la femme Bloch :

— Vous connaissez Chemit ? lui dit-il brusquement.

Au nom de Chemit, celle-ci pâlit.

Elle voulut balbutier quelques paroles, mais elle n'y put parvenir et se laissa tomber sur un siège.

— Plus de doute, dit alors M. Ducheylard à M. Mitaine, Bloch fait partie de la bande, cette femme est au courant de tout, et le prétendu Chemit est ici ; voilà trois points acquis, et maintenant nous sommes bien près de réussir. Brizard, il faut trouver Mayer, l'homme qui vient de s'enfuir ; mais restez près de cette femme, dont on va venir s'emparer tout à l'heure.

Sachons maintenant ce que devenaient les trois complices.

## IX

### A QUOI SERT UNE DÉCORATION.

En sortant du café où ils avaient vu apparaître M. Ducheylard, qu'il croyait toujours à Caen, à la recherche des meurtriers de Péchard, recherche fort inutile selon eux, Legrand, Pascal et Mayer s'étaient rendus au domicile de ce dernier.

Comme ils l'avaient espéré, leurs trois concubines se trouvaient réunies là.

Elles attendaient, silencieuses et en proie à une vive émotion, des nouvelles de ce qui se passait à cette heure chez madame Levasseur.

Marguerite surtout, qui avait tout fait pour sauver ces deux femmes, était plongée dans un accablement profond.

Et, pendant tout le temps que dura l'absence des trois hommes, elle resta debout et immobile près de la fenêtre, le front collé à la vitre et guettant le retour le regard fixé sur le pavé de la rue.

Dès qu'elles les vit, elle releva la tête en s'écriant :

— Les voilà !

Puis elle ajouta d'une voix tremblante :

— Malheur ! ils ont fait le coup !

— Comment le sais-tu ? lui demanda Marie Milice, la femme de Pascal.

— Ils sont horriblement pâles.

— Et Graaft ?

— Plus pâle encore que les autres.

On entendit des pas dans l'escalier.

Puis la porte s'ouvrit.

— Les voilà ! dit Marguerite en s'élançant au-devant d'eux. Graaft parut le premier.

— Jean, lui dit Marguerite en le regardant fixement, est-ce que madame Levasseur et sa fille... ?

— Eh bien ?

— Sont... mortes ?

— Eh ! non.

— Mais cette pâleur !... j'ai cru...

— Si ce n'était que ça, je ne serais pas si troublé. Il s'agit de bien autre chose, ma foi !

— Qu'y a-t-il donc ? dit Marguerite tout émue.

— Ce qu'il y a ? s'écria Graaft se frappant le front avec rage.

Puis s'arrêtant en face de Marguerite :

— Tu sais bien, M. Ducheylard, n'est-ce pas ?

— Le commissaire de Caen ?

— Oui.

— Eh bien ?

— Eh bien, il est ici.

Marguerite jeta un cri.

— Tu comprends ce que ça veut dire, reprit Graaft, auquel nous donnerons désormais le nom sous lequel il était connu : ça signifie que la rousse a flairé notre piste, qu'elle connaît notre résidence, à coup sûr, et peut-être notre nom et notre face à tous. Voilà les dernières nouvelles ; elles manquent de gaieté, mais ce n'est pas le moment de gémir et de trembler : filons tous, il n'est que temps.

— Filer ! filer ! c'est facile à dire, objecta Mayer, mais ce n'est pas si simple que ça.

— Comment l'entends-tu ?

— Qui ce dit que cet infernal commissaire n'est pas déjà à notre porte ?

— C'est impossible ; d'ailleurs la prudence même nous conseille de tout braver. Partons sans retard, notre seule chance de salut est là.

— Soit, dit Pascal, mais prenons nos précautions. Où allons-nous ? Voilà ce qu'il faut décider avant tout.

— Partir pour la même direction, c'est dangereux, dit Mayer.

— C'est juste, répliqua Graaft.

Il ajouta après une pause.

— Moi, je pars pour Paris.

— En ce cas, dit Mayer, je prends le train d'Angoulême.

— Nous nous tournons le dos, parfait, et toi, Pascal ?

— Moi, je vais à Cbâtellerault, où j'ai mon logement.

— Mais, reprit Mayer, je ne peux prendre avec moi qu'un seul de mes cinq enfants, et je ne peux envoyer les autres qu'à Paris ; il faut donc que Graaft s'en charge.

— Quatre enfants avec moi ! jamais ! s'écria Graaft.

— T'as tort ; d'abord, toi et Marguerite avec quatre enfants, ça inspire de la confiance, et puis, si tu refuses de les emmener, je les laisse ici, et les enfants, tu sais, ça parle.

Graaft réfléchit un moment.

— Allons, dit-il, je les emmène.

— Maintenant, reprit Mayer, il faudrait savoir l'heure des trains pour Paris et pour Angoulême.

— Oui, dit Graaft, mais qui est-ce qui va se charger de la commission ? Qui sait si M. Ducheylard n'est pas déjà là avec de la société ?

Il se fit un profond silence.

— Ne parlez pas tous à la fois, dit Graaft.

— Dame ! répliqua Pascal, celui qui ira là a de grandes chances de ne pas rentrer chez lui, n'y a pas de presse.

Personne ne semblait disposé à braver le danger.

Marguerite se leva.

—J'irai, dit-elle simplement.  
Elle prit son châlo et se dirigea vers la porte.  
—En voilà une bonne femme, s'écria Graaft, toujours brave et dévouée !  
—Ça, c'est vrai, qu'elle a du cœur, dit Mayer.  
—Je ne dis pas non, répliqua Pauline Blum piquée, mais elle n'a pas d'enfants, elle.  
Et elle sortit.  
—Allons, dit alors Mayer à Pauline Blum, je ne suis pas décidé à laisser mes marchandises au gouvernement, il faut faire nos malles.  
—Nous aussi, dit Pascal à Marie Milice.  
Et ils se retirèrent dans leur chambre qui était contiguë à celle de Pascal.  
—Moi, leur dit Graaft, je tiens à sauver ma peau, c'est pourquoi je ne prends pas de bagages ; les colis, ce n'est bon qu'à vous faire pincer.  
Après une demi heure d'absence, Marguerite était de retour. Graaft s'élança vers elle avec une véritable émotion.  
—Enfin te voilà, lui dit-il, j'avais bien peur de ne pas te revoir.  
—Il n'y a pas de danger quant à présent du moins.  
—Tu n'as pas vu de figures équivoques dans la gare ?  
—Non, et ces figures-là, je les connais.  
—Et tu es bien sûre de n'avoir pas été filée ?  
—Très sûre, je guettais autour de moi sans en avoir l'air.  
—Alors nous pouvons partir ?  
—Malheureusement non.  
—Comment ?  
—Il n'y a pas de train avant demain matin.  
—Tonnerre !  
Il se mit à arpenter la chambre avec agitation.  
—Mais alors, s'écria-t-il, il y aura des agents partout, sur tout à la gare, et ce commissaire du diable à leur tête.  
—C'est possible, mais qu'y faire ? répondit Marguerite.  
—L'heure des trains ?  
—Huit heures cinquante pour Paris.  
—Et celui d'Angoulême ? demanda Mayer.  
—Neuf heures cinq minutes.  
—Et Anna Troncet qui a deux rubis à moi, s'écria Pauline Blum.  
—Je sais ça, dit Marguerite, elle était sur mon chemin, je lui ai recommandé de les apporter demain matin à sept heures.  
A onze heures, chacun se retira chez soi, mais on pourrait affirmer que personne ne dormit cette nuit-là.  
A six heures, les trois couples étaient levés et habillés, tous prêts à partir.  
La couturière Anna Troncet arrivait à sept heures, et aidait les trois femmes à achever leurs malles.  
—Malédiction ! s'écria tout à coup Mayer.  
—Eh bien ! quoi ? qu'est-ce qui te prend ? lui dit Graaft.  
—Il faut que je sorte avant de me rendre à la gare.  
—Pourquoi faire ?  
—Pour aller demander à Bloch cent francs qu'il me doit.  
—Risquer ta peau pour cent francs !  
—Ah ! je ne veux pas les perdre.  
Il sortit après avoir jeté prudemment un coup d'œil dans la rue pour s'assurer qu'il ne s'y trouvait aucune figure inquiétante.  
Il rentra au bout de dix minutes, les traits bouleversés, et communiquait son épouvante à ses complices, en annonçant que la police occupait le logement de Bloch.  
—Et lui ? demanda Graaft.  
—Absent.  
Il va rentrer et se faire pincer.  
—Je ne crois pas, je parierais qu'il a été prévenu par la mère Michon, son aubergiste.  
—J'aime mieux ça, non que je me défie des camarades, mais les juges d'instruction sont si roués.  
Enfin, à huit heures un quart, Graaft et Marguerite partirent les premiers.

Graaft n'était pas rassuré.  
Il jetait de tous côtés des regards inquiets tout en paraissant s'occuper avec sollicitude des quatre enfants de Mayer, dont trois marchaient devant lui, tandis que le quatrième était porté par Marguerite.  
Graaft avait pris pour cette circonstance son costume et ses façens de colonel Beck.  
Il avait même risqué la décoration, dans l'espoir d'imposer le respect aux agents et aux gendarmes s'il s'en trouvait à la gare.  
En y arrivant, il avait retrouvé toute son audace, comprenant qu'une assurance imperturbable était le seul moyen d'échapper aux soupçons.  
Il y avait très peu de monde à la gare quand ils y arrivèrent.  
Un gendarme s'y promenait de long en large, et du premier coup d'œil Graaft soupçonna des agents dans deux individus qui, debout près du guichet et le manteau sur l'épaule, simulaient assez bien deux voyageurs attendant avec impatience l'heure du départ.  
Il s'aperçut qu'ils l'examinaient avec attention ainsi que le gendarme, qui, plusieurs fois, parut très tenté de lui adresser la parole.  
Mais les moustaches et les cheveux gris de Graaft, sa mise, sa tenue, sa décoration, sa roideur, sa voix brève et rude quand il parlait aux enfants, tout en lui trahissait si éloquentement l'ancien officier en retraite, que le gendarme n'osa lui demander son passe-port, et que les deux faux voyageurs cessèrent de s'occuper de lui après deux minutes d'examen.  
Graaft voulut porter un dernier coup pour dissiper jusqu'à l'ombre du soupçon, s'il pouvait en rester encore.  
Il arrêta un employé qui passait.  
—Pardon, un mot, s'il vous plaît ? lui dit-il.  
L'employé s'inclina et écouta.  
—Connaissez-vous le capitaine Louvard ?  
—Non, monsieur.  
—C'est étonnant ; enfin, peu importe ; si vous voyez arriver ici un capitaine après le départ du train, voudrez-vous bien lui dire que le colonel Beck est parti ?  
Ces mots avaient été prononcés à haute voix, de manière à ce qu'ils fussent entendus du gendarme et des deux agents.  
L'employé promit au colonel de faire sa commission et se saligna.  
—Le capitaine Louvard va manquer le train, c'est sûr, dit Graaft à sa femme.  
Enfin les billets furent délivrés.  
On passa encore cinq minutes dans la salle d'attente.  
Enfin on monta en wagon, et le train partit.  
—Je crois que nous voilà tirés d'affaire, dit Graaft à Marguerite ; mais les autres ?  
Au moment même où le train partait, une femme entra dans la gare, tenant par la main une petite fille de quatre ans environ qui marchait pieds nus.  
C'était Pauline Blum, la femme de Mayer.  
—Qu'est-ce que c'est que ça ? dit un des agents.  
X  
ACCIDENTS DE VOYAGE.  
Non seulement Pauline Blum avait attiré l'attention des agents qui surveillaient la gare ce jour-là, mais sa mise et sa tournure avaient été remarquées du gendarme, qui lui trouvait quelque chose d'étrange et de louche.  
Elle ne soupçonnait pas la présence des deux agents, mais elle s'était aperçue de l'attention avec laquelle elle était observée par le gendarme, et, pour s'y soustraire autant que possible, elle était allée s'asseoir dans le coin le plus obscur de la salle, prenant son enfant sur ses genoux et se penchant sur elle afin de dissimuler ses traits.  
—Voilà une femme qui me fait un drôle d'effet, dit un agent à son camarade.  
—Moi aussi ; ce n'est ni une bourgeoise ni une ouvrière, ça n'a pas de rentes et ça ne doit pas travailler.

—Ne trouvez-vous pas qu'il y a quelque chose d'allemand dans cette tête-là ?

—Oui, oui, et les assassins de Caen sont Allemands.

—Mais elle est seule, il n'y a pas à s'en inquiéter.

—C'est égal, voici le père Guillot qui va lui dire deux mots. En effet, le gendarme, après l'avoir longtemps observée, s'était décidé à aborder la voyageuse.

Celle-ci le vit venir, et elle continua de caresser son enfant.

Mais son calme n'était qu'apparent, et elle avait peine à contenir son émotion.

—Dites-moi, dit le gendarme lui touchant l'épaule.

—Qu'est-ce que vous me voulez ? répondit Pauline Blum avec un accent qui frappa le père Guillot.

—Je voudrais voir votre passe-port.

—Un passe-port ! je n'en ai pas, monsieur.

—Ah ! où allez-vous donc ?

—A Angoulême.

—Quoi faire ?

—Rejoindre mon mari.

—Vous êtes Allemande ?

—Alsacienne, monsieur.

—Où êtes-vous née ?

—A Strasbourg.

—Et votre mari ?

—Oh ! lui, il est de ces côtés-ci, il est né à Orléans.

—C'est bien, dit le gendarme, dont les soupçons s'étaient en partie dissipés devant l'air de candeur et de bonne foi qu'avait su prendre Pauline Blum en répondant à ses questions.

Il ajouta d'un ton très radouci :

—Tenez, le guichet est ouvert, vous pouvez prendre vos billets.

—Merci, monsieur, lui dit Pauline Blum.

Elle laissa son enfant et se rendit au guichet.

Les deux agents s'étaient éloignés de quelques pas.

Il n'y avait là, près du guichet, qu'un individu, très indifférent à ce qui se passait autour de lui, comme le jugea Pauline Blum, qui se hâta de demander trois places de première classe pour Angoulême.

Celui qui se trouvait là, et que nous retrouverons plus tard, était un conducteur sur le chemin de fer de Poitiers, nommé Charles Trinchet.

Il regarda avec surprise cette femme, mal vêtue et mere d'une enfant plus misérablement vêtue encore, prendre des billets de première classe ; mais naturellement il s'abstint de faire aucune observation et s'éloigna pour aller faire son service.

Alors Pauline Blum retourna près de son enfant, l'embrassa, et de manière à être entendue du gendarme Guillot, lui dit qu'elle allait lui acheter un gâteau.

Elle sortit rapidement de la gare. Une fois dehors, elle tourna à gauche, entra dans un cabaret et s'approcha d'un homme qui s'y trouvait seul.

C'était Mayer, qui, ne rêvant plus que de M. Ducheylard, et épouvanté à la pensée de le trouver à la gare, avait eu l'idée d'envoyer sa femme prendre les billets.

Il était pâle, et un léger frisson agitait ses membres.

—Eh bien, demanda-t-il vivement à sa femme, as-tu les billets !

—Oui, et voilà le tien.

—Qui as-tu vu dans la gare ?

Un gendarme.

Mayer tressaillit.

—Et puis ? demanda-t-il.

—Des gens que je ne connais pas, des voyageurs.

—Voyageurs ou mouchards ?

—Je n'en sais rien.

—Oui, oui, il y en a, reprit Mayer en proie à une violente agitation, et peut-être ont-ils déjà mon signalement.

—Voyons, calme-toi et hâtons-nous de partir, lui dit sa femme, nous n'avons plus que cinq minutes.

—Je te dis qu'ils doivent être là avec M. Ducheylard, et dès que je vais paraître...

—Il faut prendre un parti cependant.

—Je ne peux pas, je ne peux pas me résoudre à traverser cette salle, murmura Mayer en promenant autour de lui des yeux hagards.

—Que faire ? mon Dieu, que faire ? s'écria Pauline Blum désespérée.

En ce moment elle vit passer un groupe de dix ou douze ouvriers qui se dirigeaient d'un pas rapide vers la gare.

—Vite, dit-elle à Mayer, mêle-toi à ces gens-là ; perdu parmi eux, on ne te remarquera pas.

Mayer allait répliquer.

—L'occasion est précieuse ; pas une minute à perdre, dit Pauline Blum en le poussant par les épaules.

Elle jeta un franc sur le comptoir et sortit avec Mayer, qu'elle força à se glisser dans le groupe des ouvriers.

Un instant après, ceux-ci avaient pris leurs billets et allaient immédiatement prendre place dans les wagons de troisième classe où Mayer les accompagna avec sa femme et sa petite fille, pour mieux échapper aux regards en continuant de se mêler à cette foule.

Enfin, il poussa un soupir de soulagement en entendant le sifflet de la locomotive qui donnait le signal du départ.

Dix minutes après, on était déjà loin de Tours.

Alors Mayer se crut sauvé, et passant tout à coup d'un sombre abattement à une joie folle, il se mit à parler bruyamment, à rire à tout propos, à s'extasier si étrangement sur tout ce qu'il voyait, que ses compagnons de voyage le crurent ivre.

Cela dura une demi-heure.

Puis un incident banal vint le bouleverser tout à coup.

Une sonnerie s'étant fait entendre au moment où le train s'arrêtait à une station, il demanda ce que cela signifiait.

—Oh ! ce n'est rien, répondit un ouvrier, c'est le télégraphe.

Dans la situation terrible où se trouvait Mayer en ce moment, il est de ces paroles qui produisent l'effet d'un coup de foudre.

Tel fut pour l'Allemand le mot télégraphe qui venait d'être prononcé.

Le télégraphe, pour qui marchait-il ? Pour qui pouvait-il être mis en mouvement si ce n'est pour lui ! lui l'assassin ! lui le fugitif ! lui, signalé partout par l'homme qui s'attachait à ses pas comme le spectre de la justice, qui devait tout mettre en œuvre pour l'atteindre, lui et ses complices ?

Quand cette idée se fut emparée de son esprit si violemment ébranlé depuis vingt-quatre heures, elle y grandit rapidement : et ce qui d'abord ne lui avait paru qu'une effrayante probabilité, devint bientôt à ses yeux une complète et désespérante certitude.

Alors il n'eut plus qu'une pensée, qu'un désir, s'arrêter le plus tôt possible et s'en aller à pied n'importe où, au lieu d'attendre qu'on vint l'arrêter dans ce train, où sans nul doute sa présence était déjà signalée par le télégraphe.

Il fit signe à sa femme de se rapprocher de lui ; ce qu'elle fit.

—Pauline, lui dit-il, tu entends le charivari que fait le télégraphe sur toute la ligne ?

—J'entends bien.

—Quelque chose me dit que ça me regarde.

—Tu vois partout la rousse, des gendarmes et des arrestations.

—M. Ducheylard est à Tours depuis hier ; il est impossible qu'il ne sache pas déjà que nous nous sommes *effarouchés* tous les trois.

—Bah ! cet homme-là n'est pas aussi sorcier que tu le crois.

—Enfin, on peut savoir que j'ai pris des billets pour Angoulême ; c'est pourquoi je ne veux pas aller jusque-là.

—Que veux-tu faire ?

—M'arrêter à Poitiers.

—C'est là qu'est le danger, au contraire.

—Comment ça ?

—On va toujours jusqu'à la destination pour laquelle on a pris son billet. C'est justement en t'arrêtant à moitié chemin que tu t'exposes à attirer sur toi les soupçons de la police.

—Je te dis que j'ai hâte de quitter le chemin de fer ; je ne serai tranquille que lorsque je me verrai à travers champs.

—Je ne suis pas de ton avis, mais enfin fais comme tu voudras.

Arrivé à Poitiers, Mayer descendit avec Pauline Blum et son enfant.

Comme il passait devant le contrôleur chargé de recevoir les billets des voyageurs, il entendit cette conversation :

—Oui, disait un voyageur, il paraît que les assassins habitent Tours.

—Et ils sont allés de Tours à Caen tout exprès pour assassiner ce malheureux jeune homme ? demanda un autre.

—Oh ! il paraît que c'est une bande qui a des affiliés dans toute la France.

—Si on sait qu'ils sont à Tours, on ne tardera pas à mettre la main dessus.

—Oh ! ils se sont défilés et ils n'ont pas attendu qu'on les arrête ; il paraît qu'ils ont détalé cette nuit ou ce matin.

Et s'adressant au contrôleur.

—Avez-vous entendu parler de ça, vous, Désiré Epron ?

—Oui, oui, répondit celui-ci, les employés sont prévenus sur toute la ligne.

—Avez-vous le signalement des assassins ?

—Oui et non.

—Comment ?

—Je ne sais qu'une chose, c'est qu'ils ont l'accent allemand très prononcé.

—C'est déjà quelque chose.

Tout le monde était passé, excepté Mayer, Pauline Blum et l'enfant.

—Eh bien, dites donc, vous autres, quand vous voudrez me donner vos billets, leur dit le contrôleur.

Mayer, tremblant comme une feuille et plus blanc que le col de sa chemise, s'appuyait contre la barrière pour ne pas tomber.

Il tira les trois billets de sa poche et les remit au contrôleur.

—C'est bien, passez, dit celui-ci.

—Ce n'est pas tout, fit Mayer en faisant des efforts pour dissimuler son accent, nous avons nos bagages.

Il présenta son bulletin au contrôleur, qui y jeta un coup d'œil, après avoir examiné Mayer avec une attention dont celui-ci se sentit très gêné.

—Mais, dit-il, vos bagages sont inscrits pour Angoulême, ils sont repartis avec le train.

—Comment faire ? demanda Mayer.

—Envoyer une dépêche à Angoulême, et si vous restez à Poitiers, il n'y a pas grand mal, vous les aurez demain.

—Je ne reste pas à Poitiers, mais j'y passe la nuit ; je viendrai prendre mes bagages demain.

—Pourriez-vous nous indiquer une auberge ? demanda Pauline Blum au contrôleur.

—Volontiers. Tenez, là-bas, cette maison blanche, vous serez très bien là.

Il ajouta aussitôt :

—Au fait, je n'ai plus rien à faire ici. Je vais vous y conduire. Attendez que j'aie donné l'ordre de faire retenir vos bagages.

Il s'éloigna.

—As-tu vu comme il nous a regardés ? dit Mayer à sa femme.

—Ce n'est pas étonnant, répondit celle-ci d'un air soucieux, on a signalé notre accent, ce maudit accent dont on ne peut pas se défaire.

—Il est bien longtemps, dit Mayer avec inquiétude ; qui sait où il est allé ?

—Il te l'a dit.

—Oui, mais... enfin, il y a toujours quelque gendarme qui sont dans les gares.

—Tiens, là, voilà.

Le contrôleur revenait, et il était seul.

Il partit aussitôt avec les voyageurs.

En route, Pauline Blum, absorbée depuis un instant, lui dit tout à coup :

—Dites donc, nous voudrions aller à Charleroi.

—Charleroi ! s'écria le contrôleur surpris.

—Non, j'ai voulu dire Châtell...

Un violent coup de coude de Mayer lui coupa la parole.

—Tenez, voilà votre auberge, dit le contrôleur à ce dernier.

Il les quitta.

Puis il murmura tout en marchant :

—C'est égal, voilà un particulier qui me fait un singulier effet ; demain matin, j'en dirai deux mots au gendarme Rouget, qui ira sans doute lui faire une petite visite d'amitié.

## XI

### UN PASSE-PORT DANGEREUX.

Le lendemain, dès le matin, le contrôleur Désiré Epron se rendait chez le gendarme Rouget, qu'il n'avait pas trouvé la veille.

—Monsieur Rouget, lui dit-il, je ne sais si je me trompe, mais, il me semble que j'ai eu affaire hier soir à deux particuliers peu amoureux de vous voir en face.

—Bah !... quels sont ces individus ?

—Deux voyageurs, ou plutôt trois, l'homme, la femme et l'enfant.

—D'où venaient-ils ?

—De Tours.

—Et ils allaient ?...

—A Angoulême.

—Diable ! alors il est trop tard pour...

—Du tout.

—Comment ?

—Ils sont descendus à Poitiers.

—Quoique ayant des billets pour Angoulême.

—Oui, oui.

—Voilà déjà qui est passablement louche.

—D'autant plus louche que leurs bagages filaient toujours sur Angoulême.

—Et ils sont restés ici ?

—Oui, en attendant leurs bagages, qu'on a fait demander par le télégraphe.

—Est-ce tout ce que vous avez remarqué chez ces gens ?

—Oh ! non pas.

—Qu'est-ce qui vous a encore frappé en eux ?

—D'abord l'accent.

—Quel accent ont-ils ?

—Allemand.

—Prononcé ?

—Tout ce qu'il y a de moins équivoque.

—L'homme et la femme ?

—Tous les deux.

—Est-ce tout ?

—Et puis ils avaient l'air très-inquiet ; ils s'observaient beaucoup, et j'ai vu plusieurs fois l'homme pousser la femme du coude pour l'interrompre quand elle parlait.

Le gendarme réfléchit quelques instants.

—Diable ! diable ! murmura-t-il, partir de Tours, résidence des assassins de Caen, en destination pour Angoulême et s'arrêter à Poitiers ; l'accent allemand, l'air inquiet, voilà bien des signes ; est-ce que j'en tiendrais un ?

Puis s'adressant au contrôleur :

—Vous avez bien remarqué la figure de l'homme ?

—Oui.

—Eh bien, écoutez ; je vais vous lire le signalement des trois individus soupçonnés de l'assassinat de l'horloger de Caen, et vous allez voir si vous reconnaissez la tête de votre homme.

Il tira de sa poche ces trois signalements et les lut au contrôleur.

Celui-ci l'écouta avec attention.

—Eh bien ? lui dit le gendarme après la lecture du premier signalment.

—Grand et maigre, ce n'est pas ça, répondit Désiré Epron.

—Ecoutez le second.

Quand il eut entendu celui-là, Désiré Epron s'écria :

—Pour le coup, c'est mon homme.

—Vous le reconnaissez ? dit vivement le gendarme.

—C'est tout son portrait que vous venez de me dire.

—Et vous savez où il est ?

—Je l'ai conduit moi-même à l'auberge où il a passé la nuit.

Le gendarme se leva d'un bond.

—Vite, dit-il, conduisez-moi à cette auberge ; où est-elle ?

—Du côté de la gare, l'auberge des époux Fourré.

—Pas une minute à perdre, allons vite.

Ils sortirent et se mirent à marcher d'un pas rapide dans la direction de la gare.

Au bout de dix minutes ils arrivaient à l'auberge des époux Fourré.

Quand ils n'en furent plus qu'à cinquante pas, le gendarme Rouget dit au contrôleur :

—Etes-vous brave, Désiré ?

—Pourquoi ça ? répondit celui-ci.

—Voilà : si le particulier que vous avez conduit là est l'homme que je cherche, il doit avoir constamment l'œil au guet, et dès qu'il apercevra seulement mon baudrier au bout de la rue, il pourrait bien détalier par la porte de derrière de l'auberge.

—Il y en a une, en effet.

—Je le sais.

—Alors, qu'est-ce que je puis faire pour votre service ?

—Il faut me précéder à l'auberge et aller vous poster au seuil de la porte de derrière, de manière à prendre notre homme entre deux feux s'il tentait de s'esquiver par là au moment où j'entrerai.

—Bon, c'est très-simple.

—Simple, oui, mais pas sans danger.

—Soyez tranquille, je suis de taille à lui répondre.

—A coups de poing, oui ; mais s'il est armé ? ce qui est à craindre.

—S'il n'a qu'un couteau, je me charge de lui tenir tête. D'ailleurs, laissez faire, je ne suis pas manchot, et je saurai bien m'en tirer.

—Allez donc, et soyez prudent.

Un instant après le contrôleur entra dans l'auberge des époux Fourré.

Le gendarme pressa le pas et y arriva presque en même temps que lui.

—Trop tard, lui cria Désiré Epron, dès qu'il le vit paraître.

—Hein ! fit le gendarme stupéfait.

—L'oiseau est déniché.

—Depuis combien de temps ?

—Depuis deux heures.

—Il a dû se rendre à la gare, puisqu'il attendait des bagages.

—Oh ! non, dit Fourré, l'aubergiste, il n'est pas allé à la gare.

—Où est-il donc ?

—Il m'a demandé le chemin pour gagner à pied la station de Chasseneuil.

—Et il est parti de ce côté ?

—Oui, monsieur Rouget.

—Avec sa femme et son enfant.

—Et vous n'avez rien remarqué chez ces gens-là ?

—Rien, sinon qu'ils ont brûlé beaucoup de papiers dans leur chambre.

—Que faire ? dit le gendarme ; courir à cheval après un homme.

—Il prendra des sentiers détournés, vous courez risque de le manquer, dit le contrôleur.

—Vous avez raison.

—Je vous engage à prendre le train.

—Quand passe-t-il ?

—Dans vingt minutes.

—C'est cela, je prends le train.

En arrivant à la gare, ils trouvèrent le gendarme Bunel.

Rouget le mit en quelques mots au courant de ce qui se passait.

—Il y a un homme et une femme, vous ne pouvez partir seul, dit Bunel.

Il courut à la gendarmerie, d'où il revint bientôt avec l'ordre d'accompagner le gendarme Rouget dans cette expédition.

Après quelques instants d'attente, le train arrivait et les emportait bientôt vers la station de Chasseneuil, la première après Poitiers.

A peine étaient-ils descendus qu'un autre train arrivait.

Il se trouvait à la gare de Chasseneuil quelques voyageurs seulement qui se hâtèrent de prendre place dans les wagons, qui presque tous étaient déjà pleins.

Le gendarme Rouget en montra un à son camarade.

Il avait les cheveux et la barbe d'un blond filasse.

Il était suivi d'une femme et d'un enfant misérablement vêtu.

—Ce doit être ça, dit-il, montons avec eux.

Tous deux coururent au wagon dans lequel venait de monter Mayer, car c'était bien lui, le gendarme ne s'était pas trompé.

Le wagon était plein ; il n'y restait plus qu'une place.

—Placez-vous ailleurs, dit Rouget à son camarade, vous viendrez me rejoindre à la première station.

—Tenez-vous sur vos gardes, lui dit Bunel, ce paroissien-là a une mauvaise figure.

—Bah ! est-ce que nous ne sommes pas habitués à cette graine-là ?

—Enfin, défiez-vous.

A l'aspect du gendarme, Mayer avait pâli.

Pauline Blum se pencha à son oreille :

—Prends garde, lui dit-elle, tu vas te trahir.

—Cet homme-là est ici pour moi ; je suis perdu, balbutia Mayer.

—Allons donc ! est-ce qu'il n'y a pas mille autres raisons pour voyager ?

Par un hasard fatal, la seule place vide qu'il y eût dans le wagon se trouvait non-seulement dans le compartiment de Mayer, mais juste en face de lui.

On peut donc se figurer son émotion quand il vit briller devant lui les deux yeux d'un gendarme, cet éternel épouvantail des malfaiteurs.

Dix minutes s'écoulèrent pendant lesquelles rien ne vint justifier le pénible pressentiment qui s'était emparé de lui.

Le gendarme Rouget, tout en étudiant les traits de Mayer et en les comparant mentalement au signalment qu'il avait en poche, promenait ses regards de tous côtés d'un air distrait et insouciant.

Quand, après un minutieux examen, il se fut convaincu que cet homme était bien celui qui lui était signalé sous le nom de Schmidt, il se décida à agir.

—Avez-vous un passe-port ? lui demanda-t-il brusquement.

A cette question, Mayer fit un soubresaut.

Pauline Blum elle-même perdit tout à coup l'assurance qu'elle avait conservé jusque-là.

—Eh bien ? reprit Rouget.

—Mais, oui... oui, j'en ai un, répondit Mayer.

—Veuillez me le montrer.

Mayer tira un passe-port de sa poche et le remit au gendarme.

Celui-ci le parcourut rapidement, et il ne put s'empêcher de tressaillir en reconnaissant que ce passe-port avait été délivré au nom de Schmidt.

Mayer, le regard rivé sur le gendarme, avait surpris cette impression, et un frisson avait agité tout son corps.

—Ce passe-port est bien à vous ? lui demanda Rouget.

—Oui, oui... sans doute, il est à moi, murmura Mayer d'une voix troublée.

—Et vous vous nommez bien Schmidt ?

—Schmidt ! oui... certainement... c'est mon nom.

—C'est bien, dit le gendarme en dardant sur lui un regard pénétrant.

Il était impossible de se méprendre à la signification de ce regard, au but et au sens de ces questions.

Mayer ne s'y trompa pas.

Il comprit qu'il était perdu.

Se rappelant alors la recommandation si souvent répétée de Graaft, de toujours se débarrasser du gendarme à tout prix, et convaincu que son salut était tout entier dans l'audace qu'il mettrait à exécuter ce coup, il glissa lentement la main le long de son pantalon, dont la poche, comme celle de Graaft, était un petit arsenal.

Mais Rouget ne le perdait pas de vue, et, au moment où la main allait disparaître dans la poche :

—Oh ! pas de gestes ! lui dit-il, les bras croisés sur la poitrine, et pas un mouvement, je vous défends de bouger.

—Je voulais prendre des dragées dans ma poche, pour mon enfant.

—L'enfant attendra.

Un instant après le convoi s'arrêtait, quelques voyageurs descendirent, et le gendarme Bunel venait rejoindre son camarade.

—Maintenant, Schmidt, dit Rouget à Mayer, je vous arrête.

Il se jeta sur lui et, aidé de Bunel, il lui mit les poucettes.

Alors on fouilla ses poches.

Elles contenaient un couteau, des balles et deux pistolets chargés jusqu'à la gueule.

—Voilà les dragées, dit le gendarme, et c'est à moi que vous les destiniez ; merci.

—Allons ! dit Mayer en jetant sur Pauline Blum un regard éteint, je ne m'étais pas trompé, je suis pris.

## XII

### LA POLICE A LA VAPEUR.

Pendant que les gendarmes Rouget et Bunel opéraient l'arrestation de Mayer, M. Ducheylard apprenait que la bande, dont on commençait à entrevoir les ramifications et la redoutable organisation, avait un centre très-actif à Lyon, rue de Marseille, à la Guillotière.

Il partait, le soir même pour cette ville.

S'étant arrêté à Dijon, il y apprit que Mayer, inscrit à Caen sous le nom de Schmidt, n'était autre, en réalité, qu'un certain Gugenheim, en relations très-suívies avec un certain individu du nom de Legrand, qui lui-même pourrait bien être Graaft, lequel répondait au signalement d'un certain Fernandi, lié à Tours avec Bloch, Mayer et Pascal.

Il se rappela alors que ce Fernandi lui avait été signalé, par l'agent Brizard, comme ayant quitté Tours en même temps que Pascal et Mayer.

Arrivé à Lyon, M. Ducheylard se rendit en toute hâte chez M. Emery, commissaire central, auquel il raconta en détail toute sa campagne contre les assassins de Caen, ainsi que la découverte d'une bande dont un des centres d'action était établi à la Guillotière et très-probablement dans la rue de Marseille.

—Cette rue, dit M. Emery, est particulièrement habitée par des juifs.

—C'est une probabilité de plus, répliqua M. Ducheylard, car cette bande me paraît presque exclusivement composée de juifs et d'Allemands.

—Et j'ai par là quelques individus fort mal notés, ajouta M. Emery.

Il prit un registre, le feuilleta, puis il lut cette note.

« Mayer, 5, rue de Marseille, à la Guillotière ; allures mystérieuses, moyens d'existence inconnus, reçoit fréquemment, et presque toujours la nuit, des étrangers à figure équivoque ; fortement soupçonné d'affiliation à une bande qui désole Genève en ce moment. »

—Mayer ! dit vivement M. Ducheylard, serait-ce le même ?

—Oh ! ce nom est très-commun chez les israélites.

—Quel est le prénom de celui-ci ?

—Louis.

—Le mien se nomme Seligman, c'est-à-dire Salomon, et parmi les trois ou quatre noms qu'il a pris successivement, je crois que le véritable est Gugenheim.

—Nous pourrions bien être sur la voie, dit M. Emery.

—Rendons-nous donc vite rue de Marseille.

Au bout d'un quart d'heure, ils arrivaient rue de Marseille. Cette rue, d'un aspect misérable et équivoque, avait en ce moment une animation tout à fait inusitée.

Des groupes s'étaient formés au seuil de plusieurs maisons, et, dans la plupart des individus qui les composaient, il était facile de reconnaître le type juif.

M. Emery demanda à une femme ce qui se passait d'extraordinaire, ce jour-là, rue de Marseille.

—C'est un mariage, répondit la femme.

—Israélite ?

—Oui, oui, israélite ; c'est Mayer qui se marie.

—Hein ? fit M. Ducheylard, qui est ce Mayer ?

—Louis Mayer.

—Et il demeure ?

—Dans cette maison là-bas.

—Au n° 5 ?

—C'est ça.

—Il est chez lui, alors ? demanda le commissaire de Lyon.

—Je n'en sais rien, monsieur Emery.

Celui-ci entraîna M. Ducheylard.

—Je suis reconnu, lui dit-il, procédons sans retard ; tous ces juifs se soutiennent entre eux, et si Louis Mayer n'est pas là, le premier soin de cette femme va être de prévenir son coreligionnaire de notre visite.

Mais comme ils allaient entrer dans la demeure de Louis Mayer, M. Emery s'arrêta brusquement à l'aspect d'un homme qui se promenait d'un air sombre devant cette maison.

—Tiens, dit-il, tout stupéfait, un de mes hommes ! que fait-il donc là ? On dirait qu'il surveille les habitants du No. 5.

—Que faites-vous donc là, Bertrand ?

—Moi, monsieur Emery, répondit l'agent d'un air confus, mais je... je surveille.

—Qui donc ?

—Ma montre.

—Comment ! votre montre ! que voulez-vous dire ?

—Voilà ce que c'est : il y a là, dans cette maison, un particulier qui se marie.

—Un israélite, Louis Mayer, je sais cela.

—Eh bien, Mayer n'a pas de montre, il m'a prié de lui prêter la mienne pour s'en faire honneur, et tout à l'heure un camarade à qui j'ai compté la chose m'a ri au nez en me disant : « Eh bien ! tu peux dire adieu à ta montre, il fera chaud quand tu la reverras. »

—Ma foi, mon pauvre Bertrand, dit M. Emery, je crois, en effet, votre montre fort aventureuse.

—Pristi ! fit Bertrand, se laisser pincer comme ça ! Pour un agent, c'est humiliant.

—Louis Mayer est-il chez lui ?

—On m'a dit qu'il était sorti.

—S'il se marie, il faut bien qu'il rentre ; restez en faction dans cette rue, et guettez son retour.

—Est-ce qu'il faudrait lui mettre la main dessus ?

—C'est probable.

Les deux commissaires entrèrent chez Louis Mayer.

Ils trouvèrent, en effet, un couvert mis et un repas de noces tout préparé.

La fiancée de Mayer, qui devait être sa femme dans un heure, les reçut d'un air tout troublé, car elle avait reconnu le commissaire central.

—C'est bien ici que demeure Louis Mayer ? lui demanda M. Emery.

—Oui, monsieur.

—Est-il chez lui ?

—Non, monsieur.

—Cependant, il se marie ; comment se fait-il . . .

—Justement, monsieur, il est allé à la synagogue pour régler les préparatifs.

—C'est bien ; en attendant son retour, nous allons faire ici une perquisition.

—Une perquisition ! s'écria la jeune femme, mais . . . monsieur . . .

—Vous me connaissez, n'est-ce pas ? Alors, laissez-nous faire.

M. Ducheylard s'aperçut que la femme Mayer était en proie à une violente agitation.

Et pendant qu'il faisait l'inventaire d'une armoire, aidé de son confrère, qui était entièrement absorbé dans cette opération, il remarqua que ses regards se tournaient avec anxiété vers une petite table, et se fixaient particulièrement sur le tiroir de cette table.

Il feignit de ne rien voir de ses trames, et au moment où elle croyait n'être pas observée, il la vit tirer doucement le tiroir et y prendre un papier.

Elle allait le glisser dans son corsage quand M. Ducheylard, s'élançant brusquement vers elle, le lui arracha des mains.

Ce mouvement avait été si rapide et si imprévu, que la femme Mayer n'avait pas eu le temps de s'y opposer.

—Qu'est-ce que c'est que cela ? demanda M. Emery.

—Une lettre que cette femme vient d'enlever de ce tiroir et qu'elle voulait cacher dans sa robe.

—Ce qui prouve que nous avons le plus grand intérêt à en connaître le contenu.

La femme Mayer était atterrée.

—C'est une lettre de famille, s'écria-elle enfin, rendez-la moi.

—Très volontiers, quand nous l'aurons lue.

M. Ducheylard ouvrit la lettre et la lut à haute voix.

Elle était ainsi conçue :

“ Cher père,

“ Il est bien regrettable que vous ayez fait le voyage sans me trouver, ce n'est pas ma faute. Je suis heureux d'apprendre que vous jouissez d'une bonne santé. Vous devez savoir l'adresse de la cousine Madelon.

“ Si vous ne la savez pas, adressez-vous à Troyes, chez le cousin Joseph, ils peuvent seuls indiquer mon adresse. Si je ne vous la donne pas, c'est que j'ai mes raisons pour cela. Je respecte tout le monde, seulement je deviens circonspect.

“ J'aimerais beaucoup vous voir. Pour quant à ma belle-sœur, je suis prêt à lui envoyer ce qu'elle me demande, qu'elle m'envoie poste pour poste comment il faut faire, et elle sera satisfaite.

“ Qu'elle me dise ce qu'est M. *Camoufle*, et je lui enverrai le *flipp*.

“ Félix fait bien des compliments à la famille.

“ Votre fils, JEAN. ”

—Il paraît que dans votre famille on est très fort sur l'argot, dit M. Ducheylard à la femme Mayer.

—L'argot ! je ne connais pas.

—Vraiment ! eh bien, je veux bien vous apprendre que ce camoufle signifie signalement, et flipp passe-port.

En ce moment la porte s'ouvrit, et un homme entra tout essoufflé.

C'était l'agent de police Bertrand. Il était pâle et paraissait tout confus.

—Monsieur Emery, dit-il en entrant, vous savez bien, ma montre ?

—Effarouchée.

—Comment ?

—Louis Mayer évanoui !

—Vous vous trompez, il est à la synagogue pour son mariage.

—Ah ! ouiche ! madame peut se fouiller et moi aussi.

—Ainsi Louis Mayer a pris la fuite.

—Non, il s'est gêné pour ça.

—Qui donc a pu le prévenir ?

—Parbleu ! un de ces gueux d'israélites qui vous ont vu entrer chez lui ; ils sont tous unis comme les doigts de la main.

—Nous le retrouverons, dit tranquillement M. Ducheylard, et en attendant, voici une lettre qui, je l'espère, va nous faire découvrir un des assassins de Jules Péchard.

Il montra à M. Emery le timbre de la poste.

—Tenez ! lui dit-il, voyez cela : Batignolles, banlieue de Paris. C'est là que doivent se cacher ces trois misérables ; et puis je me rappelle avoir vu ce nom de Jean dans la lettre saisie à Caen et adressée à son complice Schmidt.

Puis s'adressant à Bertrand :

—Conduisez-moi au bureau du télégraphe.

Il sortit avec lui et M. Emery, tandis que celui-ci se rendait à son bureau pour y préparer l'arrestation de la femme Mayer ; il allait écrire sa dépêche, adressée au brigadier de la police de sûreté, Mélin.

Il lui annonçait qu'un des assassins de l'horloger de Caen demeurait probablement aux Batignolles, d'où était partie une lettre de lui adressée à Lyon.

Il ajoutait que l'un de ces trois individus, celui qui avait porté les trois noms de Legrand, Graaft et Fernandi, était parti pour Paris avec sa femme.

Cela fait, il alla prendre congé de M. Emery, et se rendit à la gare, où une demi-heure après il prenait place dans un train pour Paris.

Le lendemain matin, il se présentait à la rue de Jérusalem, et demandait le brigadier Mélin, près duquel il était aussitôt introduit.

—Eh bien, quoi de nouveau ? lui demanda-t-il.

—Au reçu de votre dépêche, j'ai pris trois hommes avec moi, nous nous sommes partagé la besogne, et à nous quatre nous avons fouillé les Batignolles de fond en comble.

—Et le résultat de vos recherches ?

—Nul, comme je m'y attendais, car je m'étais fait ce raisonnement : ou ce Graaft, si c'est lui qui a écrit cette lettre, a pris la précaution de la mettre à la poste dans un quartier très éloigné du sien, ou il pris un quatrième nom en venant habiter Paris, et, dans l'un ou l'autre cas, les renseignements que nous avons sur son compte ne nous avancent à rien. Il s'agit d'aller immédiatement rue Balagny, où l'on me dit que le colonel Beck, *alias* Graaft *alias* Legrand est réfugié. J'y vais avec six hommes.

—Très bien, excellente précaution ; mais six agents pour un seul homme me semblent un déploiement de force un peu exagéré.

—N'en croyez rien ; d'abord ce Graaft, car c'est bien lui qui se cache sous le nom du colonel Beck, est un ennemi terrible, aussi féroce que robuste, et toujours armé ; et puis il n'est pas seul, un de ses complices demeure avec lui, et tous deux sont sans cesse dans l'attente d'une attaque de la police ; il faut donc s'attendre à une résistance énergique, à une bataille sanglante peut-être, et mes six hommes ne seront pas de trop.

—Aussi, monsieur le commissaire, vous comprenez que votre rôle à vous sera de vous tenir sur le palier, tandis que je pénétrerai avec mes hommes dans le repaire de ces redoutables malfaiteurs.

—Bien, bien, répondit simplement M. Chartier, je sais ce que j'ai à faire.

Tous deux partirent pour se rendre à la rue Balagny.

Quand ils arrivèrent, ils la trouvèrent à peu près déserte.

Trois ou quatre ouvriers et autant de jeune filles, se rendant évidemment à leur travail, c'est tout ce qu'ils virent.

Mais à peine arrivaient-ils à la porte de la maison numéro 10, qu'ils aperçurent cinq ou six individus débouchant de différents points et se dirigeant vers eux.

Parmi ces hommes, se trouvait un agent qui avait eu mission de veiller toute la nuit sur la demeure du colonel Beck.

—Je n'ai pas perdu la maison de vue une seule minute, dit-il au brigadier, et rien n'a bougé de toute la nuit !

—Et ce matin ?

—Pas davantage.

—Entrons, dit le commissaire.

Ils entrèrent tous.

Quand ils furent dans l'allée, le brigadier Mélin dit à ses agents :

— Deux d'entre vous resteront là, dans cette allée, pour barrer le passage à quiconque voudrait sortir et tout prêts à nous venir en aide au premier coup de sifflet qui se ferait entendre. Les quatre autres vont monter avec moi et M. le commissaire pour pénétrer chez nos deux particuliers.

Puis il entra avec le commissaire dans la loge de la concierge.

— Qu'est-ce que vous demandez ? leur dit celle-ci du ton le plus hargneux.

— Le colonel Beck demeure bien ici ? lui demanda le commissaire.

La concierge toisa l'agent et le commissaire de police d'un oeil défiant, puis elle répondit toujours sur le même ton.

— Hein ? vous dites le colonel ?...

— Beck.

— Je connais pas ça.

Le commissaire tira alors son écharpe de sa poche, et la montrant à la portière :

— Pas de plaisanterie, ma bonne femme, vous pourriez vous en repentir.

La vue de l'écharpe avait produit sur la vieille l'effet d'une tête de Méduse.

— Pardon, monsieur le commissaire, balbutia-t-elle, c'est que... je ne savais pas...

— C'est bien ; le colonel Beck est-il chez lui ?

— Oui, monsieur le commissaire.

— Seul ?

— Oh ! non, avec sa dame.

— Et puis ?

— Et puis... son ami.

— Que vous nommez ?

— M... M. Bloch, je crois.

— C'est ça, j'ai vu ce nom là dans les notes de M. Ducheylard, dit Mélin.

— A quel étage demeure le colonel Beck ? reprit le commissaire.

— Au troisième, mais...

La vieille parut hésiter à parler.

— Prenez garde, reprit le commissaire, si, faute de renseignements de votre part, il arrivait un malheur, c'est vous que j'en rendrais responsable.

Cette menace et le ton dont elle était faite parurent effrayer la concierge.

— Eh bien ! dit-elle, je dois vous prévenir qu'ils n'ouvrent à personne... qu'à moi.

— Ah !

— Oui, monsieur le commissaire, et sur un signal, une manière de frapper convenue.

— Alors venez.

Un instant après, ils gravissaient l'escalier précédés de la concierge.

Celle-ci s'arrêta au troisième étage et frappa quatre coups, en laissant entre chaque coup un assez long intervalle.

Le commissaire, le brigadier et les quatre agents écoutèrent et se tinrent prêts.

— Retirez-vous, dit Mélin à M. Chartier.

— Mon devoir est de passer le premier, répondit celui-ci.

Et il se colla contre la porte.

Après deux minutes d'attente, on entendit un bruit de serrure.

Puis la porte s'ouvrit, et on vit se dessiner une tête d'homme dans l'entre-bâillement.

Alors M. Chartier, poussant violemment la porte, s'élança dans la pièce, et sauta à la gorge de celui qui venait d'ouvrir.

— A toi, Graaft, voilà la rousse ! s'écria celui-ci.

Mais, au même instant, Mélin et un de ses hommes passaient dans une chambre et se précipitaient sur un homme dont les mouvements furent aisément paralysés, car il s'éveilla

et avait à peine compris le cri d'alarme qui lui avait été jeté.

Cet homme, c'était Graaft.

### XIII

#### BRELAN DE MALFAITEURS

Graaft, à peine éveillé, comme nous l'avons dit, et ne se rendant que vaguement compte de ce qui arrivait, n'avait pu opposer aucune résistance aux agents.

Quand il se vit au pouvoir de la police, un frisson convulsif parcourut tous ses membres, et ses traits s'altèrent visiblement.

Graaft fut solidement garrotté.

On lui lia les pieds et les mains, et quatre agents l'emportèrent malgré la résistance furieuse qu'il leur opposait.

— Gredins ! canailles ! criait-il en faisant des efforts pour frapper et pour mordre, vous n'avez pas le droit de m'arrêter ; suis le colonel Beck, je suis un homme paisible et honorable.

Et, se tordant comme une vipère, il tâchait de s'accrocher des pieds et des mains à la porte d'abord, puis à la rampe de l'escalier.

Enfin on arriva à la rue, où il fallut encore le faire pénétrer de force dans le fiacre qui l'attendait à la porte.

Le brigadier Mélin et les deux agents s'y installèrent avec lui.

Quant à Bloch, il était tout à fait résigné à monter sans difficulté dans un autre fiacre avec le commissaire et ses agents.

On se dirigea vers le commissariat.

Le commissaire, M. Chartier, ayant fini son procès-verbal, on partit pour la préfecture de police avec les deux prisonniers, Graaft et Bloch, que nous allons quitter pour nous occuper de Pascal, leur complice, le seul des trois assassins de Jules Péchard qui ne fut pas encore arrêté.

Le jour même de l'arrestation de Graaft, Pascal était allé trouver la cousine Madelon et se décida à aller rue de Balagny.

En approchant du numéro 10, il ralentit le pas et se mit à examiner la maison comme si elle eût pu lui apprendre quelque chose.

Il ne vit rien qui pût l'inquiéter.

Personne au seuil de la porte ni aux environs.

— Allons ! pensa Pascal, rien à craindre de ce côté.

Et il entra dans l'allée, mais en mettant la main sur un pistolet qu'il tenait tout chargé au fond de la poche de son pantalon.

Il ouvrit la porte de la loge.

L'aspect de la portière, assise près de la fenêtre, calme, tranquille et hargneuse comme de coutume, acheva de le rassurer.

— Le colonel est-il chez lui ? lui demanda-t-il.

— Oui, oui, vous pouvez monter, monsieur Cordeville, répondit la portière, en élevant la voix, le colonel Beck y est.

Cordeville était un nouveau nom qu'avait pris Pascal en rentrant à Paris.

Il s'élança vers l'escalier. Mais au moment où il mettait le pied sur la première marche, trois hommes s'élançaient d'une encoignure pratiquée pour les caves et le saisissaient au collet.

Pascal voulut faire un bond en arrière.

Il était trop tard.

Alors il enfonça brusquement sa main dans sa poche, en tira son pistolet et l'éleva à la hauteur de la tête des agents.

Il allait lâcher la détente, quand un violent coup de canne l'atteinait au poignet et envoya le pistolet à vingt pas.

C'était un quatrième agent qui venait de le désarmer de la sorte.

Une lutte terrible s'engagea alors entre Pascal et ces quatre agents, qui ne parvinrent à s'en rendre maîtres qu'au bout d'un quart d'heure, et non sans avoir été tous plus ou moins endommagés par leur redoutable adversaire.

Enfin, il tomba vaincu sur le pavé de la cour, et fut emporté, garrotté des pieds et des mains.

Les trois assassins de Jules Péchard étaient désormais entre les mains de la justice.

## XIV

## CONDAMNATION

C'est le 28 juin de l'année 1858.

L'affluence est telle aux abords du Palais de justice, que la foule remplit toute l'extrémité de la rue St Laurent et reflue jusqu'à la maison de Jules Péchard, dont le magasin est occupé aujourd'hui par son jeunior frère et par madame Lissot, sa sœur.

La cour est présidée par M. Adeline.

Voici la liste des accusés :

1<sup>o</sup> Salomon ou Seligman Gugenheim, dit Mayer, âgé de trente-six ans ; marchand colporteur, né à Scherviller, sans domicile, ayant eu sa dernière résidence à Caen.

2<sup>o</sup> Antoine Coudurier, dit Pascal, âgé de quarante ans, né à Noves, arrondissement de Tarascon, sans domicile, ayant eu sa dernière résidence à Caen.

3<sup>o</sup> Jean Minder, dit Graaft, sans profession ni domicile.

4<sup>o</sup> Emile Bloch, marchand ambulant, né à Strasbourg, sans domicile.

5<sup>o</sup> Joseph Lambert, âgé de trente-cinq ans, marchand de plumes métalliques, né à Strasbourg, domicilié à Paris.

6<sup>o</sup> Jean-Baptiste Laurent, dit Auguste, âgé de quarante et un ans, sans profession ni domicile.

7<sup>o</sup> Léon ou Israël May, marchand de plumes métalliques, né à Strasbourg, sans domicile.

8<sup>o</sup> Tuny, sans profession ni domicile, prénoms, âge et lieu de naissance inconnus (en fuite).

9<sup>o</sup> Kaiser, sans profession ni domicile, âge et lieu de naissance inconnus (en fuite).

10<sup>o</sup> Bernard Mayer, âgé de trente-huit ans, marchand, néen Hesse électorale, domicilié à Paris.

11<sup>o</sup> Salomon Ulmo, âgé de soixante et un ans, négociant, né en mars 1797, à Serentz, arrondissement d'Altkirch, domicilié à Chaumont.

12<sup>o</sup> Maurice Ulmo, âgé de vingt ans, domicilié à Chaumont.

13<sup>o</sup> Pauline Blum, femme de Gugenheim, âgée de trente-six ans, marchande, née à Strasbourg, sans domicile.

14<sup>o</sup> Marie Milice, femme de Coudurier, âgée de trente-cinq ans, née aux Sables, sans profession ni domicile.

15<sup>o</sup> Marguerite Châtelain, dit Chrétien, née à Bomagny, sans domicile, âgée de vingt quatre ans, femme de Minder.

16<sup>o</sup> Madeleine Minder, veuve Gaul, âgée de quarante-quatre ans, concierge, domiciliée à Paris.

17<sup>o</sup> Annette Bloch, femme de Bloch, née à Bixheim, âgée de trente-cinq ans, sans profession ni domicile.

18<sup>o</sup> Eliza Defriès, femme Lambert, âgée de vingt-neuf ans, née à Nimpègue (Hollande), sans profession, domiciliée à Paris.

19<sup>o</sup> Louis Mayer, fripier, âgé de trente-cinq ans, né à Bouxwiller, arrondissement de Saverne, domicilié à Lyon.

20<sup>o</sup> Sara Riès, femme Mayer, âgée de trente et un ans, née à Wolfisheim, arrondissement de Strasbourg, sans profession, domiciliée à Lyon.

Après les plaidoires le président demande tour à tour aux accusés Gugenheim, Mayer et Graaft s'ils ont quelque chose à ajouter à leur défense.

Gugenheim proteste longuement et chaleureusement de son innocence quant à l'assassinat, avouant sans hésiter tous les vols qui lui sont imputés.

Pascal est tellement accablé qu'il ne trouve pas un mot à dire.

Graaft, après avoir tenté de démontrer, comme il l'a fait invariablement dans tout le cours des débats, qu'il est victime d'une machination infernale, implore la pitié du tribunal pour sa femme, Marguerite Châtelain.

—Je vous demande grâce pour cette malheureuse femme, dit-il ; elle est innocente. Si elle a commis quelque faute, c'est

qu'elle a obéi à mon influence. Elle est restée irréprochable jusqu'à vingt-deux ans ; elle était chez une dame très-distinguée. Vous n'avez rien à lui reprocher concernant la délicatesse. Je vous demande miséricorde, pitié pour elle, si vous ne pouvez avoir aucune commisération pour moi. Vous êtes un homme distingué, monsieur le président ; je vous adresse la même prière.

Ces paroles, prononcées avec beaucoup de calme et de réserve, produisent une vive impression sur l'auditoire.

Marguerite regarde Graaft à travers les larmes qui inondent son visage.

Elle presse souvent contre ses lèvres une branche de jasmin que celui-ci lui a donnée la veille.

Bloch implore la pitié pour sa femme.

Pauline Blum s'écrie en sanglotant :

—Pitié pour mes enfants et pour moi !

Marie Milice :

—Pitié pour mes enfants !

M. le président, après avoir déclaré les débats terminés, commence son résumé.

Il ne dure pas moins de sept heures.

C'est un chef-d'œuvre de lucidité, et il est écouté d'un bout à l'autre avec une profonde attention.

Les jurés, entrés dans la salle des délibérations à sept heures du soir, rentrent dans l'enceinte du tribunal à deux heures et demie.

Le président du jury donne lecture de son verdict au milieu d'un silence religieux.

Ce verdict déclare non coupables :

Laurent, Maurice Ulmo, Jules Gaul, Annette Bloch, Eliza Defriès, femme Lambert, et Sarah Rica, femme Mayer.

Et déclare coupables des chefs d'accusation qui leur sont imputés, avec circonstances atténuantes :

Salomon Gugenheim, Salomon Ulmo, Emile Bloch, Bernard Mayer, Louis Mayer, Marie Milice, veuve Gaul, Pauline Blum, Marguerite Châtelain, dite Chrétien ;

Et sans circonstances atténuantes :

Coudurier Pascal, Jean Minder dit Graaft, Joseph Lambert et Léon May.

Les accusés sont introduits.

M. le président ordonne au greffier de donner lecture du verdict du jury.

Après cette lecture, Maurice Ulmo, Jules Gaul, les femmes Bloch, Mayer et Lambert sont mis en liberté.

Ulmo fils embrasse son père.

M. le président demande à chacun des accusés s'ils ont des observations à faire.

—Je ne suis pas condamné, s'écrie Graaft, je suis assassiné.

—Je veux mourir avec toi sur l'échafaud, lui crie Marguerite Châtelain.

Graaft reprend avec exaltation :

—Le peuple verra ; il saura que l'on a assassiné Graaft !

Oui, c'est un assassinat. On veut la tête de Graaft ; il saura la porter sur l'échafaud.

M<sup>e</sup> Paris, au nom des héritiers Péchard, pose des conclusions tendant à ce que les condamnés Minder, Coudurier, Ulmo père et fils, Mayer, Bloch soient solidairement condamnés à la restitution de trente-trois mille francs avec intérêts.

Mêmes conclusions prises par M<sup>e</sup> Lecercf, au nom de M. Nourisson-Morel.

Gugenheim, qui, depuis quelques jours, avait constamment la tête cachée dans ses mains, la relève maintenant et promène ses regards sur l'auditoire.

Pascal appuie sa tête sur la balustrade et se cache dans son mouchoir.

La cour rentre à cinq heures quarante minutes, et prononce un arrêt en vertu duquel elle condamne :

Gugenheim, dit Mayer, aux travaux forcés à perpétuité ; Coudurier, dit Pascal, à la peine de mort ; Jean Minder, dit Graaft, à la peine de mort ; Emile Bloch, à huit années de réclusion ; Bernard Mayer, à quatre années d'emprisonnement ;

Salomon Ulmo, à huit années de réclusion ; Pauline Blum, à six années de réclusion ; Marie Milice, à six années de réclusion ; Marguerite Châtelain, à cinq années de réclusion ; Madeleine Mindor, veuve Gaul, dite cousine Madelon, à cinq ans de travaux forcés ; Joseph Lambert, à six ans de travaux forcés ; Léon May, à six ans de travaux forcés ; Louis Mayer, à deux ans de prison.

—Monsieur le président ! s'écrie Graaft.

—Qu'on emmène les condamnés, dit le président.

Pendant qu'ils sortent avec les gendarmes, Graaft et Marguerite profitent d'un moment où ils sont rapprochés pour se dire adieu dans un dernier et rapide embrassement.

Les pourvois des deux condamnés à mort furent rejetés le 12 août, et c'est le 5 novembre seulement qu'ils furent exécutés.

Ce long retard fut nécessité par une instruction relative à d'autres crimes commis par la bande dont Graaft avait été le chef.

Ce jour-là la ville de Caen regorgeait d'étrangers ; on était

venu de dix lieues à la ronde pour assister à l'exécution des assassins de Jules Péchard.

L'un des deux condamnés était si pâle, ses yeux hagards erraient sur la foule, si ternes et si hébétés, il se traînait si péniblement, soutenu par les aides du bourreau, qu'il n'avait plus de l'homme que l'apparence.

L'épouvante de la mort l'avait déjà tué ; ça n'était plus qu'un cadavre, qu'il fallait transporter sur l'échafaud !

Celui-là, c'était Pascal.

Il tremblait de tous ses membres ; ses lèvres blêmes s'agitaient convulsivement sans proférer une syllabe, et quand le moment fatal fut venu, il n'avait plus conscience de ce qui se passait.

Graaft, lui, marcha à la mort avec courage, mais sans fanfanterie.

Au moment où on le liait à la fatale planchette, il regarda froidement le couperet qui allait lui trancher la tête.

En quelques minutes tout fut terminé.

FIN.

POUR PARAITRE DANS LE PROCHAIN NUMERO

## LA MORT D'UN FORÇAT

Par CHARLES SAINT-MARTIN

### LA BIBLIOTHEQUE A 5 CENTS

est publiée aux prix suivants

UN AN, \$2.50—SIX MOIS, \$1.25

Strictement payable d'avance

LE NUMERO - - 5 CENTS

POIRIER, BESSETTE & CIE

ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES

Boite B P. 133 MONTREAL

NUMEROS PARUS

#### VOLUME I

- 1 La Goûlette Mystérieuse
- 2 Un Revenant
- 3 La Jeune Sibérienne
- 4 La Femme au doigt coupé
- 5 Les Trois Chercheurs de pistes
- 6 La Perle Noire
- 7 Tolla
- 8 L'Abîme
- 9 Le Banquier des Pirates, 1re série
- 10 L'Archipel en feu, 2e série
- 11 Tancrède de Rohan
- 12 Nora
- 13 Le Petit Vieux des Batignoles
- 14 Une Passion Indienne
- 15 L'Épave du Cynthis, 1re série
- 16 Le Secret de Patrick O'Donoghue, 2e série
- 17 L'Héroïne du Désert
- 18 La Rose Blanche, 1re série
- 19 Le Dernier des Enfants d'Edouard, 2e sér.
- 20 L'Incendiaire

- 21 Un Duel au Désert
- 22 Le Pêcheur de Perles, 1re série
- 23 Les Frères de la Côte, 2e série
- 24 Les Voleurs de Chevaux, 1re série
- 25 La Chasse aux Brigands, 2e série
- 26 Le Peau Rouge, 3e série

#### VOLUME II

- 1 Dragonne et Mignonne, 1re série
- 2 Le Chevalier de Lancy, 2e série
- 3 Le Crime de Pierrefitte, 1re série
- 4 La Révélation, 2e série
- 5 Colomba, 1re série
- 6 La Vengeance Corse, 2e série
- 7 Le Fou Yégo, 1re série
- 8 L'Invasion, 2e série
- 9 Le combat de Falkenstein, 3e série
- 10 Un Enlèvement sous la Régence
- 11 Les Chevaliers de l'As de Pique, 1re série
- 12 La Fille de Margared, 2e série
- 13 L'Héritage Fatal, 1re série
- 14 Le Jettatore, 2e série
- 15 Le Diamant Caché, 1re série
- 16 Camille, 2e série
- 17 Le Testament du Commandeur, 3e série
- 18 Une Famille Corse
- 19 La mort de Pierre Duvernay, 1re série
- 20 La Folle, 2e série
- 21 Le Sacrifice de Germaine, 3e série
- 22 La Vengeance, 4e série
- 23 La Justice de Dieu, 5e série
- 24 L'Honnête Criminel
- 25 Le Bureau de Poste de St-Martin-les-Monts, 1re série
- 26 Bon sang ne peut mentir, 2e série
- 27 Valérie, 3e série

#### VOLUME III

- 1 Une Évasion à la Guyane, 1re série
- 2 Les Millions du Nabab, 2e série
- 3 L'Arme Révélatrice, 3e série
- 4 Le Comte d'Olligny, 4e série
- 5 Le Parricide, 5e série
- 6 Vingt ans à la Bastille
- 7 Nélima

- 8 Ginevra
- 9 Le Médecin des Folles, 1re série, L'Hôtel du Grand Cerf
- 10 2e série, Une Erreur Judiciaire
- 11 3e série, Jeanne la Folle
- 12 4e série, Paula Baltus
- 13 5e série, Le Serment de Paula
- 14 6e série, L'Achat de la Maison des Folles
- 15 7e série, Le Drame de l'Albatros
- 16 8e série, Le Retour de l'Assassin
- 17 9e série, La pièce à conviction
- 18 10e série, L'Empoisonneur
- 19 11e série, Les exploits de Claude Marteau
- 20 12e série, La Place Saint-Jean
- 21 La Chasse à l'Héritage, 1re série
- 22 Le Bal Masqué, 2e série
- 23 Les Deux Sœurs, 3e série
- 24 Le Revenant, 1re série
- 25 Tom Sandons, 2e série
- 26 L'Œil de Vichnou, 3e série

#### VOLUME IV

- 1 L'homme à l'oreille cassée, 1re série
- 2 Le colonel Fougas, 2e série
- 3 Vœu de Haine, 1re série, Le Chat du bord
- 4 2e série, La "Brule-Gueule"
- 5 3e série, Philopen le Poulpican
- 6 4e série, Chouans et Républicains
- 7 5e série, A coups de fusil
- 8 6e série, L'Enlèvement de Jeanne
- 9 7e série, Kernos
- 10 8e série, A la Baïonnette
- 11 9e série, Le secret de Philopen
- 12 10e série, Crochetout
- 13 Le dernier des Trémolin
- 14 Le mangeur de Poudre
- 15 L'assassinat de Versailles
- 16 Le crime de la rue Saint-Laurent, 1re partie, Le Meurtre
- 17 2e partie, La chasse à l'homme
- 18 3e partie, L'Expédition

HORACE PEPIN, L.D.S.  
(HIRURGIEN-DENTISTE)

1639—RUE NOTRE-DAME—1639

30 porte Est de la Côte St-Lambert

MONTREAL

ECURIE BALMORAL

Pension de première classe pour chevaux à des conditions très avantageuses.

Ecurie de première ord. Voitures élégantes. Chevaux de choix.

M. ST-JEAN, Propriétaire, 113 rue St-Hubert, Montréal

**AU BON MARCHÉ — MAISON —**  
**ALPHONSE VALIQUETTE**  
 1869—RUE NOTRE-DAME—1871

**Vente SANS RESERVE pour les Fêtes**

A une réduction directe de **50 pour cent**,  
 sans égard au coûtant.

**Ligne Spéciale**

Tout notre grand assortiment de Peluche en Solo dans toutes les nuances,  
 sacrifié à 55 cts la verge.

**SEALETTE A \$3.00 LA VERGE.**

Tout notre assortiment de Manteaux, Dolmans, Paletots, Mantes, ainsi que  
 nos Manteaux d'enfants, à être clair à 50c dans la piastre.  
 Velours de Soie, Drap Ottoman, Imitation de fantaisie, Garniture en Pelle-  
 terie, Drap Jersey, Garniture en plumes, Etoffes à Manteau  
 de fantaisie, sacrifiés à la moitié du prix.

**Une surprise dans les lignes suivantes :**

300 Chapeaux de Feutre avec garniture élégante à \$1.00.  
 500 Tuques en Laine de couleur à 15 cts.  
 1 lot varié d'Etoffe à Robe, tout Laine, à 15 cts.  
 Un lot d'Echantillon de Lainages, tels que Châles, Capines, Fascinateur,  
 Nuages, Robes d'enfants et une quantité d'autres objets en Laine, à  
 être donnés à 50 cts dans la piastre.  
 Grande vente sans réserve de Tweeds, Etoffes à Pardosses, Etoffes à Pan-  
 talons, Melton, Draps de Pilot pour Capots, à être clair  
 à n'importe quel prix.  
 Vente spéciale de Garnitures de maison, à une réduction de 25 pour cent  
 comme suit : tout Tapis Bruxelles, Velour, Laine, Tapestry et Corde.  
 Tous nos Prêlards anglais, américains et canadiens, à être  
 clairs à la réduction comme ci-haut mentionné.

**AU BON MARCHÉ**  
 1869—RUE NOTRE-DAME—1871  
 ALPHONSE VALIQUETTE, Propriétaire

**ETRENNES !**

**CALENDRIERS A EFFEILLER**

**"ÉPHÉMÉRIDES"**

**POUR 1888**

Avec indications des faits remarquables ou des pensées pieuses.

Articles des mieux finis avec cartons gelatinés  
 et représentation de personnages comme ci-dessous :

*Avec Indications Historiques*

PAUL ET VIRGINIE	prix franco,	50 cents
COPERNIC ENSEIGNANT L'ASTRONOMIE		50 "
LA COLPORTEUSE D'ŒUFS		50 "
LE SPORT		50 "
LA MARINE		45 "
LES BEAUX ARTS		40 "
TORRÉADOR		40 "
LES CHARMEURS D'OISEAU		30 "
CUPIDON		25 "
ENLUMINÉ		25 "

*Avec Pensées Pieuses ou Vies de Saints*

SACRÉ CŒUR DE JÉSUS ou de MARIE		50 "
" " " plus petit		40 "
ENFANTS DE MARIE		30 "

Aussi Le Grand ALBIANAT H des Familles Chrétiennes, pour l'année 1888  
 illustre d'un magnifique chromo de N. D. de Lourdes, et d'un  
 grand nombre d'illustrations. Prix 15 cts.

**GRANGER, FRERES**

LIBRAIRES-PAPETIERS

No. 1699, Rue Notre-Dame, MONTREAL

Prière de correspondre.

**CASTOR-FLUID** On devrait se servir pour les  
**CHEVEUX** de cette préparation  
 délicate et rafraîchissante Elle  
 entretient le scalpe en bonne santé, empêche les peaux mortes et  
 excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure,  
 indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

HENRY B. GRAY, Chimiste-Pharmacien, 44 rue St-Laurent, Montréal.

**MEUBLES !**

SETS DE SALON, SETS DE CHAMBRE

BIJOUX, MONTRES en OR et en ARGENT

LAMPES, CADEAUX DE NOCES, &c, &c.

— CHEZ —

**FOUCHER FILS & CIE**

798, RUE STE-CATHERINE

**EDWARD STUART**

1854—RUE NOTRE-DAME Ouest—1854  
 MONTREAL

La réputation de la MAISON STUART est établie depuis longtemps.  
 Dans toutes les Expositions elle a obtenu les Premiers Prix pour ses

CAPOTS, MANTEAUX, CASQUES, MANCHONS, TUQUES, etc.,  
 EN FOURRURES.

Il n'est donc pas étonnant que sa clientèle augmente de jour en jour.  
 Les personnes qui désirent avoir des

*Articles en Fourrures de Premier Choix,*

et à des prix qui conviennent à toutes les bourses devraient visiter  
 la MAISON STUART avant d'aller ailleurs.

**Loterie Nationale de Colonisation !**

TIRAGE DU 15 FÉVRIER 1888

**3204 LOTS VALANT \$60,000.00**

COUT DU BILLET :

Première Série, \$1.00. — Deuxième Série, 25 cts.

DEMANDEZ LE CATALOGUE DES PRIX

Le Secrétaire,

S. E. LEFEBVRE, - - - 19, rue St-Jacques, Montréal

**POELES A VOITURES**

**CHAUFFERETTES CARREAU**

Cette invention merveilleuse pour nos climats rigoureux est de plus en  
 plus appréciée, tant par la population de Montréal que par les étrangers.  
 Des commandes viennent de tous côtés : de New-York, du Manitoba, de la  
 Nouvelle-Ecosse, de Québec, Ottawa et Trois-Rivières. Les chaufferettes  
 pour dames prennent surtout de la vogue. Dans plusieurs de nos hôpitaux  
 elles remplacent avantageusement les vases ou les autres en caoutchouc  
 que l'on remplit d'eau chaude. La chaufferette leur est infiniment supé-  
 rieure, parcequ'elle conserve sa chaleur uniforme pendant bien plus long-  
 temps.

Voyageurs, promeneurs, cochers de place, qui apprécient le confort et  
 les bienfaits de la santé ne manquent pas de s'en procurer et tous s'en de-  
 clarent infiniment satisfaits.

Donnez vos commandes au plus vite, au No. 20, de la rue St-Laurent,  
 où les acheteurs affluent du matin au soir. Il faut se presser pour être servi  
 à temps.

Pour se garder en bonne santé, et bonne humeur,

VIVE LA CHAUFFERETTE CARREAU !